

CHAPITRE XII

Orso trouva Colomba un peu alarmée de sa longue absence ; mais, en le voyant, elle reprit cet air de sérénité triste qui était son expression habituelle. Pendant le repos du soir, ils ne parlèrent que de choses indifférentes, et Orso, enhardi par l'air calme de sa sœur, lui raconta sa rencontre avec les bandits¹ et hasarda même quelques plaisanteries sur l'éducation morale et religieuse que recevait la petite Chilina par les soins de son oncle et de son honorable collègue, le sieur¹ Castriconi.

« Brandolaccio est un honnête homme, dit Colomba ; mais, pour Castriconi, j'ai entendu dire que c'était un homme sans principes.

— Je crois, dit Orso, qu'il vaut tout autant que Brandolaccio, et Brandolaccio autant que lui. L'un et l'autre sont en guerre ouverte avec la société. Un premier crime les entraîne chaque jour à d'autres crimes ; et pourtant ils ne sont peut-être pas aussi coupables que bien des gens qui n'habitent pas le maquis². »

Un éclair de joie brilla sur le front de sa sœur.

« Oui, poursuivit Orso, ces misérables ont de l'honneur à leur manière. C'est un préjugé cruel et non une basse cupidité² qui les a jetés dans la vie qu'ils mènent. »

Il y eut un moment de silence.

« Mon frère, dit Colomba en lui versant du café, vous savez peut-être que Charles-Baptiste Pietri est mort la nuit passée ? Oui, il est mort de la fièvre des marais.

— Qui est ce Pietri ?

— C'est un homme de ce bourg, mari de Madeleine qui a reçu le portefeuille de notre père mourant³. Sa veuve est venue me prier de paraître à sa veillée et d'y chanter quelque chose. Il convient que vous veniez aussi. Ce sont nos voisins, et c'est une politesse dont on

ne peut se dispenser dans un petit endroit comme le nôtre.

35 — Au diable ta veillée, Colomba ! Je n'aime point à voir ma sœur se donner ainsi en spectacle au public.

— Orso, répondit Colomba, chacun honore ses morts à sa manière. La *ballata*⁴ nous vient de nos aïeux, et nous devons la respecter comme un usage antique.

40 Madeleine n'a pas le *don*, et la vieille Fiordispina, qui est la meilleure vocératrice⁵ du pays, est malade. Il faut bien quelqu'un pour la *ballata*.

— Crois-tu que Charles-Baptiste ne trouvera pas son chemin dans l'autre monde si l'on ne chante de mauvais vers sur sa bière⁶ ? Va à la veillée si tu veux, Colomba ; j'irai avec toi, si tu crois que je le doive, mais n'improvise pas, cela est inconvenant à ton âge, et... je t'en prie, ma sœur.

— Mon frère, j'ai promis. C'est la coutume ici, vous 50 le savez, et, je vous le répète, il n'y a que moi pour improviser.

— Sotte coutume !

— Je souffre beaucoup de chanter ainsi. Cela me rappelle tous nos malheurs. Demain j'en serai malade ; mais 55 il le faut. Permettez-le-moi, mon frère. Souvenez-vous qu'à Ajaccio vous m'avez dit d'improviser pour amuser cette demoiselle anglaise qui se moque de nos vieux usages. Ne pourrai-je donc improviser aujourd'hui pour de pauvres gens qui m'en sauront gré, et que cela aidera 60 à supporter leur chagrin ?

— Allons, fais comme tu voudras. Je gage² que tu as déjà composé ta *ballata*, et tu ne veux pas la perdre.

— Non, je ne pourrais pas composer cela d'avance, 65 mon frère. Je me mets devant le mort, et je pense à ceux qui restent. Les larmes me viennent aux yeux et alors je chante ce qui me vient à l'esprit. »

Tout cela était dit avec une simplicité telle qu'il était impossible de supposer le moindre amour-propre

1. *sieur* : monsieur (mot vieilli, souvent péjoratif ou ironique).

2. *cupidité* : désir immoderé de l'argent, amour du gain.

3. *mourant* : blessé mortellement, le colonel della Rebbia avait inscrit sur ce portefeuille le nom de son assassin.

1. *bière* : cercueil.

2. *gage* : pari.

poétique chez la signorina Colomba. Orso se laissa flétrir et se rendit avec sa sœur à la maison de Pietri. Le mort était couché sur une table, la figure découverte, dans la plus grande pièce de la maison. Portes et fenêtres étaient ouvertes, et plusieurs cierges brûlaient autour de la table. À la tête du mort se tenait sa veuve, 75 et derrière elle un grand nombre de femmes occupaient tout un côté de la chambre; de l'autre étaient rangés les hommes, debout, tête nue, l'œil fixé sur le cadavre, observant un profond silence. Chaque nouveau visiteur s'approchait de la table, embrassait le mort*, faisait un signe de tête à sa veuve et à son fils, puis prenait place dans le cercle sans proférer une parole. De temps en temps, néanmoins, un des assistants rompait le silence solennel pour adresser quelques mots au défunt. « Pourquoi as-tu quitté ta bonne femme? disait une commère. 80 N'avait-elle pas bien soin de toi? Que te manquait-il? Pourquoi ne pas attendre un mois encore, ta bru t'aurait donné un fils! »

Un grand jeune homme, fils de Pietri, serrant la main froide de son père, s'écria : « Oh! pourquoi n'es-tu pas 90 mort de la malémort**? Nous t'aurions vengé! »

Ce furent les premières paroles qu'Orso entendit en entrant. À sa vue le cercle s'ouvrit, et un faible murmure de curiosité annonça l'attente de l'assemblée excitée par la présence de la vocératrice*. Colomba embrassa la 95 veuve, prit une de ses mains et demeura quelques minutes recueillie et les yeux baissés. Puis elle rejeta son mezzaro* en arrière, regarda fixement le mort, et, penchée sur ce cadavre, presque aussi pâle que lui, elle commença de la sorte :

100 « Charles-Baptiste! le Christ reçoive ton âme! — Vivre, c'est souffrir. Tu vas dans un lieu — où il n'y a ni soleil ni froidure. — Tu n'as plus besoin de ta serpe, — ni de ta lourde pioche. — Plus de travail pour toi. — Désormais tous tes jours sont des dimanches. — Charles-Baptiste, le Christ ait ton âme! — Ton fils gouverne ta maison. — J'ai 105

* Cet usage subsiste encore à Bocognano (1840).

** La mala morte, mort violente.

vu tomber le chêne — desséché par le Libeccio¹. — J'ai cru qu'il était mort. — Je suis repassée, et sa racine — avait poussé un rejeton. — Le rejeton est devenu un chêne, — au vaste ombrage. — Sous ses fortes branches, 110 Maddelé², repose-toi, — et pense au chêne qui n'est plus. »

Ici Madeleine commença à sangloter tout haut, et deux ou trois hommes qui, dans l'occasion, auraient tiré sur des chrétiens avec autant de sang-froid que sur des perdrix, se mirent à essuyer de grosses larmes sur leurs joues basanées.

Colomba continua de la sorte pendant quelque temps, s'adressant tantôt au défunt, tantôt à sa famille, quelquefois, par une prosopopée³ fréquente dans les *ballate*^{*}, 115 faisant parler le mort lui-même pour consoler ses amis ou leur donner des conseils. À mesure qu'elle improvisait, sa figure prenait une expression sublime⁴; son teint se colorait d'un rose transparent qui faisait ressortir davantage l'éclat de ses dents et le feu de ses prunelles dilatées. C'était la pythonisse⁵ sur son trépied⁶. Sauf quelques soupirs, quelques sanglots étouffés, on n'eût pas entendu le plus léger murmure dans la foule qui se pressait autour d'elle. Bien que moins accessible qu'un autre à cette poésie sauvage, Orso se sentit bientôt 120 atteint par l'émotion générale. Retiré dans un coin obscur de la salle, il pleura comme pleurait le fils de Pietri.

Tout à coup un léger mouvement se fit dans l'auditoire : le cercle s'ouvrit, et plusieurs étrangers entrèrent. Au respect qu'on leur montra, à l'empressement qu'on 125 mit à leur faire place, il était évident que c'étaient des gens d'importance dont la visite honorait singulièrement la maison. Cependant, par respect pour la *ballata*,

1. Libeccio : vent chaud de Libye.

2. Maddelé : Madeleine.

3. prosopopée : figure de style qui consiste à faire parler un absent, un mort, un animal ou une chose personnifiée.

4. sublime : qui s'élève aux sommets de l'esprit, de la vertu.

5. pythonisse : dans l'Antiquité, prêtresse du temple de Delphes douée du don de prophétie.

6. trépied : siège à trois pieds où la pythonisse rendait ses oracles.

personne ne leur adressa la parole. Celui qui était entré le premier paraissait avoir une quarantaine d'années.
 140 Son habit noir, son ruban rouge à rosette¹, l'air d'autorité et de confiance qu'il portait sur sa figure, faisaient d'abord deviner le préfet. Derrière lui venait un vieillard voûté, au teint bilieux², cachant mal sous des lunettes vertes un regard timide et inquiet. Il avait un habit noir trop large pour lui, et qui, bien que tout neuf encore, avait été évidemment fait plusieurs années auparavant. Toujours à côté du préfet, on eût dit qu'il voulait se cacher dans son ombre. Enfin, après lui, entrèrent deux jeunes gens de haute taille, le teint brûlé par le soleil, les 145 joues enterrées sous d'épais favoris³, l'œil fier, arrogant, montrant une impertinente curiosité. Orso avait eu le temps d'oublier les physionomies des gens de son village; mais la vue du vieillard en lunettes vertes réveilla sur-le-champ en son esprit de vieux souvenirs. Sa présence à la suite du préfet suffisait pour le faire reconnaître. C'était l'avocat Barricini, le maire de Pietranera, qui venait avec ses deux fils donner au préfet la représentation d'une *ballata*⁴. Il serait difficile de définir ce qui se passa en ce moment dans l'âme d'Orso; mais 150 la présence de l'ennemi de son père lui causa une espèce d'horreur, et, plus que jamais, il se sentit accessible aux soupçons qu'il avait longtemps combattus.

Pour Colomba, à la vue de l'homme à qui elle avait voué une haine mortelle, sa physionomie mobile prit 165 aussitôt une expression sinistre. Elle pâlit; sa voix devint rauque, le vers commencé expira sur ses lèvres... Mais bientôt, reprenant sa *ballata*, elle poursuivit avec une nouvelle véhémence⁴:

«Quand l'épervier se lamente – devant son nid vide, – 170 les étourneaux voltigent alentour, – insultant à sa douleur.»

1. *rosette*: ornement en forme de petite rose, que l'on porte comme insigne de certaines décorations – la Légion d'honneur, par exemple.

2. *bilieux*: de la couleur de la bile, jaunâtre.

3. *favoris*: partie de la barbe, qu'on laisse pousser de chaque côté des oreilles.

4. *véhémence*: impétuosité, violence.

Ici on entendit un rire étouffé; c'étaient les deux jeunes gens nouvellement arrivés qui trouvaient sans doute la métaphore trop hardie.

175 «L'épervier se réveillera, il déplaira ses ailes, – il lavera son bec dans le sang! – Et toi, Charles-Baptiste, que tes amis – t'adressent leur dernier adieu. – Leurs larmes ont assez coulé. – La pauvre orpheline seule ne te pleurera pas. – Pourquoi te pleurerait-elle? – Tu t'es endormi plein de jours¹ – au milieu de ta famille, – préparé à comparaître – devant le Tout-Puissant. – L'orpheline pleure son père, – surpris par de lâches assassins, – frappé par-derrière; – son père dont le sang est rouge – sous l'amas de feuilles vertes. – Mais elle a recueilli son sang, – ce sang noble et innocent; – elle l'a répandu sur Pietranera, – pour qu'il devînt un poison mortel². – Et Pietranera restera marquée, – jusqu'à ce qu'un sang coupable – ait effacé la trace du sang innocent.»

En achevant ces mots, Colomba se laissa tomber sur une chaise, elle rabattit son mezzaro^{*} sur sa figure, et on l'entendit sangloter. Les femmes en pleurs s'empressèrent autour de l'improvisatrice; plusieurs hommes jetaient des regards farouches sur le maire et ses fils; quelques vieillards murmuraient contre le scandale qu'ils avaient occasionné par leur présence. Le fils du défunt fendit la presse³ et se disposait à prier le maire de vider la place au plus vite; mais celui-ci n'avait pas attendu cette invitation. Il gagnait la porte, et déjà ses deux fils étaient dans la rue. Le préfet adressa quelques compliments de condoléances⁴ au jeune Pietri, et les suivit presque aussitôt. Pour Orso, il s'approcha de sa sœur, lui prit le bras et l'entraîna hors de la salle.

1. *plein de jours*: sous le poids des jours.

2. *poison mortel*: Mérimée s'est inspiré ici de la *Lamentation de Béatrice de Piedicroce, sur la mort d'Emmanuel de Piazzole, juge de paix du canton d'Orezza, assassiné en 1813*, qu'il a traduite dans ses *Notes d'un voyage en Corse*: «Aujourd'hui, oui, votre sang / La terre le boit. / Mais, si je m'étais trouvée là, / Je l'aurais [recueilli et] mis dans mon sein / [...] / [Tant] qu'il devînt un poison [pour vos meurtriers].»

3. *la presse*: la foule (sens littéraire).

4. *condoléance*: témoignage de sympathie à la douleur d'autrui (habituellement employé au pluriel: présenter ses condoléances).

«Accompagnez-les, dit le jeune Pietri à quelques-uns de ses amis. Ayez soin que rien ne leur arrive!»
 205 Deux ou trois jeunes gens mirent précipitamment leur stylet* dans la manche gauche de leur veste, et escortèrent Orso et sa sœur jusqu'à la porte de leur maison.



Lamentations auprès d'un mort en Corse, gravure d'après G. Vuillier.

Questions

Compréhension

1. Pourquoi Orso et Colomba ne parlent-ils d'abord «que de choses indifférentes» (l. 4-5)?
2. Orso lutte-t-il toujours contre ses origines corses? Quels détails du texte le montrent? Montrez l'évolution de ses sentiments.
3. Combien de parties comporte le chapitre?
4. En quoi la deuxième partie fait-elle avancer l'action?
5. À quel moment les Barricini apparaissent-ils? Que dit alors la ballata* de Colomba?
6. Relevez les détails physiques qui décrivent Barricini et ses fils. Que nous apprennent-ils sur eux?
7. Comment apparaît Colomba au lecteur avant et après l'arrivée des Barricini?

Écriture / Réécriture

8. Quelles sont les coutumes funéraires corses? Qu'en pensez-vous?
9. Connaissez-vous d'autres rites funéraires pratiqués dans d'autres civilisations?
10. Quel est le verbe français qui a la même origine (latin : vocifere) que : vocero et vocératrice*? Quel est son sens?
11. Donnez un titre à ce chapitre.

CHAPITRE XIII

Colomba, haletante, épuisée, était hors d'état de prononcer une parole. Sa tête était appuyée sur l'épaule de son frère, et elle tenait une de ses mains serrée entre les siennes. Bien qu'il lui sût intérieurement assez mauvais gré de sa péroration¹, Orso était trop alarmé pour lui adresser le moindre reproche. Il attendait en silence la fin de la crise nerveuse à laquelle elle semblait en proie, lorsqu'on frappa à la porte, et Saveria entra tout effarée annonçant : « Monsieur le préfet ! » À ce nom, Colomba se releva comme honteuse de sa faiblesse, et se tint debout, s'appuyant sur une chaise qui tremblait visiblement sous sa main.

Le préfet débuta par quelques excuses banales sur l'heure indue de sa visite, plaignit Mlle Colomba, parla du danger des émotions fortes, blâma la coutume des lamentations funèbres que le talent même de la vocéatrice rendait encore plus pénibles pour les assistants ; il glissa avec adresse un léger reproche sur la tendance de la dernière improvisation. Puis, changeant de ton :

« Monsieur della Rebbia, dit-il, je suis chargé de bien des compliments pour vous par vos amis anglais : Miss Nevil fait mille amitiés à mademoiselle votre sœur. J'ai pour vous une lettre d'elle à vous remettre.

— Une lettre de Miss Nevil ? s'écria Orso.
— Malheureusement je ne l'ai pas sur moi, mais vous l'aurez dans cinq minutes. Son père a été souffrant. Nous avons craint un moment qu'il n'eût gagné nos terribles fièvres. Heureusement le voilà hors d'affaire, et vous en jugerez par vous-même, car vous le verrez bien-tôt, j'imagine.

— Miss Nevil a dû être bien inquiète ?
— Par bonheur, elle n'a connu le danger que lorsqu'il était déjà loin. Monsieur della Rebbia, Miss Nevil m'a beaucoup parlé de vous et de mademoiselle votre sœur. »

35 Orso s'inclina.

« Elle a beaucoup d'amitié pour vous deux. Sous un extérieur plein de grâce, sous une apparence de légèreté, elle cache une raison parfaite.

— C'est une charmante personne, dit Orso.

40 — C'est presque à sa prière que je viens ici, monsieur. Personne ne connaît mieux que moi une fatale histoire que je voudrais bien n'être pas obligé de vous rappeler. Puisque M. Barricini est encore maire de Pietranera, et moi, préfet de ce département, je n'ai pas besoin de 45 vous dire le cas que je fais de certains soupçons, dont, si je suis bien informé, quelques personnes imprudentes vous ont fait part, et que vous avez repoussés, je le sais, avec l'indignation qu'on devait attendre de votre position et de votre caractère.

50 — Colomba, dit Orso s'agitant sur sa chaise, tu es bien fatiguée. Tu devrais aller te coucher. »

Colomba fit un signe de tête négatif. Elle avait repris son calme habituel et fixait des yeux ardents¹ sur le préfet.

55 « M. Barricini, continua le préfet, désirerait vivement voir cesser cette espèce d'inimitié..., c'est-à-dire cet état d'incertitude où vous vous trouvez l'un vis-à-vis de l'autre... Pour ma part, je serais enchanté de vous voir établir avec lui les rapports que doivent avoir ensemble 60 des gens faits pour s'estimer... »

— Monsieur, interrompit Orso d'une voix émue, je n'ai jamais accusé l'avocat Barricini d'avoir assassiné mon père, mais il a fait une action qui m'empêchera toujours d'avoir aucune relation avec lui. Il a supposé 65 une lettre menaçante, au nom d'un certain bandit... du moins il l'a sourdement attribuée à mon père. Cette lettre enfin, monsieur, a probablement été la cause indirecte de sa mort. »

Le préfet se recueillit un instant.
70 « Que monsieur votre père l'ait crue, lorsque, emporté par la vivacité de son caractère, il plaiddait contre

1. péroration : conclusion d'un discours.

1. ardents : brûlant comme le feu.

M. Barricini, la chose est excusable ; mais, de votre part, un semblable aveuglement n'est plus permis. Réfléchissez donc que Barricini n'avait point intérêt à supposer cette lettre... Je ne vous parle pas de son caractère..., vous ne le connaissez point, vous êtes prévenu contre lui¹..., mais vous ne supposez pas qu'un homme connaissant les lois...

— Mais, monsieur, dit Orso en se levant, veuillez sonner que me dire que cette lettre n'est pas l'ouvrage de M. Barricini, c'est l'attribuer à mon père. Son honneur, monsieur, est le mien.

— Personne plus que moi, monsieur, poursuivit le préfet, n'est convaincu de l'honneur du colonel della 85 Rebbia... mais... l'auteur de cette lettre est connu maintenant.

— Qui ? s'écria Colomba s'avançant vers le préfet.

— Un misérable, coupable de plusieurs crimes..., de ces crimes que vous ne pardonnez pas, vous autres 90 Corse, un voleur, un certain Tomaso Bianchi, à présent détenu dans les prisons de Bastia, a révélé qu'il était l'auteur de cette fatale lettre.

— Je ne connais pas cet homme, dit Orso. Quel aurait pu être son but ?

95 — C'est un homme de ce pays, dit Colomba, frère d'un ancien meunier à nous. C'est un méchant et un menteur, indigne qu'on le croie.

— Vous allez voir, continua le préfet, l'intérêt qu'il avait dans l'affaire. Le meunier dont parle mademoiselle 100 votre sœur, — il se nommait, je crois, Théodore, — tenait à loyer du colonel² un moulin sur le cours d'eau dont M. Barricini contestait la possession à monsieur votre père. Le colonel, généreux à son habitude, ne tirait presque aucun profit de son moulin. Or, Tomaso a cru 105 que, si M. Barricini obtenait le cours d'eau, il aurait un loyer considérable à lui payer, car on sait que

M. Barricini aime assez l'argent. Bref, pour obliger¹ son frère, Tomaso a contrefait² la lettre du bandit*, et voilà toute l'histoire. Vous savez que les liens de famille sont 110 si puissants en Corse, qu'ils entraînent quelquefois au crime... Veuillez prendre connaissance de cette lettre que m'écrira le procureur général³, elle vous confirmera ce que je viens de vous dire. »

Orso parcourut la lettre qui relatait en détail les aveux 115 de Tomaso, et Colomba lisait en même temps par-dessus l'épaule de son frère.

Lorsqu'elle eut fini, elle s'écria :

« Orlanduccio Barricini est allé à Bastia il y a un mois, lorsqu'on a su que mon frère allait revenir. Il aura vu 120 Tomaso et lui aura acheté ce mensonge.

— Mademoiselle, dit le préfet avec impatience, vous expliquez tout par des suppositions odieuses ; est-ce le moyen de découvrir la vérité ? Vous, monsieur, vous êtes de sang-froid ; dites-moi, que pensez-vous maintenant ? 125 Croyez-vous, comme mademoiselle, qu'un homme qui n'a qu'une condamnation assez légère à redouter se charge de gaieté de cœur d'un crime de faux pour obliger quelqu'un qu'il ne connaît pas ? »

Orso relu la lettre du procureur général, pesant 130 chaque mot avec une attention extraordinaire ; car, depuis qu'il avait vu l'avocat Barricini, il se sentait plus difficile à convaincre qu'il ne l'eût été quelques jours auparavant. Enfin il se vit contraint d'avouer que l'explication lui paraissait satisfaisante. — Mais Colomba s'écria 135 avec force :

« Tomaso Bianchi est un fourbe. Il ne sera pas condamné, ou il s'échappera de prison, j'en suis sûre. »

Le préfet haussa les épaules.

« Je vous ai fait part, monsieur, dit-il, des renseignements que j'ai reçus. Je me retire, et je vous abandonne à vos réflexions. J'attendrai que votre raison vous ait

1. vous êtes prévenu contre lui : vous avez de lui une opinion défavorable, vous vous méfiez de lui.

2. tenait à loyer du colonel : louait au colonel.

1. obliger : être agréable à, rendre service à.

2. contrefait : imité.

3. procureur général : magistrat chargé de l'accusation au nom de l'État.

éclairé, et j'espère qu'elle sera plus puissante que les...
suppositions de votre sœur.»

Orso, après quelques paroles pour excuser Colomba,
145 répéta qu'il croyait maintenant que Tomaso était le seul coupable.

Le préfet s'était levé pour sortir.

«S'il n'était pas si tard, dit-il, je vous proposerais de venir avec moi prendre la lettre de Miss Nevil... Par la 150 même occasion, vous pourriez dire à M. Barricini ce que vous venez de me dire, et tout serait fini.

— Jamais Orso della Rebbia n'entrera chez un Barricini! s'écria Colomba avec impétuosité¹.

— Mademoiselle est le *tintinajo** de la famille; à ce 155 qu'il paraît, dit le préfet d'un air de raillerie².

— Monsieur, dit Colomba d'une voix ferme, on vous trompe. Vous ne connaissez pas l'avocat. C'est le plus rusé, le plus fourbe des hommes. Je vous en conjure, ne faites pas faire à Orso une action qui le couvrirait de 160 honte.

— Colomba! s'écria Orso, la passion te fait déraisonner.

— Orso! Orso! par la cassette que je vous ai remise, je vous en supplie, écoutez-moi. Entre vous et les Barricini 165 il y a du sang; vous nirez pas chez eux!

— Ma sœur!

— Non, mon frère, vous nirez point, ou je quitterai cette maison, et vous ne me reverrez plus... Orso, ayez pitié de moi.»

170 Et elle tomba à genoux.

«Je suis désolé, dit le préfet, de voir Mlle della Rebbia si peu raisonnable. Vous la convaincrez, j'en suis sûr.»

Il entrouvrit la porte et s'arrêta, paraissant attendre qu'Orso le suivît.

* On appelle ainsi le bâlier porteur d'une sonnette qui conduit le troupeau, et, par métaphore, on donne le même nom au membre d'une famille qui la dirige dans toutes les affaires importantes.

1. *impétuosité*: vivacité, fougue, violence.

2. *raillerie*: moquerie.

175 «Je ne puis la quitter maintenant, dit Orso... Demain, si...

— Je pars de bonne heure, dit le préfet.

— Au moins, mon frère, s'écria Colomba les mains jointes, attendez jusqu'à demain matin. Laissez-moi 180 revoir les papiers de mon père... Vous ne pouvez me refuser cela!

— Eh bien, tu les verras ce soir, mais au moins tu ne me tourmenteras plus ensuite avec cette haine extravagante... Mille pardons, monsieur le préfet... Je me 185 sens moi-même si mal à mon aise... Il vaut mieux que ce soit demain.

— La nuit porte conseil, dit le préfet en se retirant, j'espère que demain toutes vos irrésolutions¹ auront cessé.

190 — Saveria, s'écria Colomba, prends la lanterne et accompagne M. le préfet. Il te remettra une lettre pour mon frère.»

Elle ajouta quelques mots que Saveria seule entendit.

«Colomba, dit Orso lorsque le préfet fut parti, tu m'as 195 fait beaucoup de peine. Te refuseras-tu donc toujours à l'évidence?

— Vous m'avez donné jusqu'à demain, répondit-elle. J'ai bien peu de temps, mais j'espère encore.»

Puis elle prit un trousseau de clefs et courut dans une 200 chambre de l'étage supérieur. Là, on l'entendit ouvrir précipitamment des tiroirs et fouiller dans un secrétaire² où le colonel della Rebbia enfermait autrefois ses papiers importants.

1. *irrésolutions*: hésitations.

2. *secrétaire*: meuble à tiroirs dans lequel on range les papiers et qui possède un panneau abattant servant de table pour écrire.

Questions

Compréhension

1. Comment Mérimée fait-il la liaison entre le chapitre XII et le chapitre XIII?
2. En quoi, dans ce chapitre comme dans le précédent, la sensibilité de Colomba prend-elle le dessus?
3. Pourquoi le préfet rend-il visite à Orso et à Colomba?
4. En quoi le dialogue* final entre Orso et Colomba est-il pathétique* et théâtral (l. 161 à 170)?
5. Quelles sont les positions respectives du préfet et de Colomba ? Quels sont leurs arguments respectifs ? En quoi l'attitude des deux personnages s'oppose-t-elle au détriment de Colomba ?
6. En quoi les dernières lignes du chapitre sont-elles empreintes de mystère ? Dans quelle mesure peut-on dire qu'elles pourraient figurer dans un feuilleton littéraire ?
7. L'action a-t-elle avancé à la fin du chapitre ? Justifiez votre réponse.

Écriture / Réécriture

8. Nommez la figure de style* utilisée dans les expressions : «Orso [...] pesant chaque mot» (l. 129-130) et «J'attendrai que votre raison vous ait éclairé» (l. 141-142).
9. Par quels signes de ponctuation le pathétique du dialogue est-il marqué ?
10. Essayez de jouer cette scène comme s'il s'agissait d'une scène de tragédie* : «Il entrouvrit la porte et s'arrêta, paraissant attendre qu'Orso le suivît.» À quel temps et à quel mode est employé le verbe «suivre» ? À quel registre de langue* appartient cet emploi ?
11. Réécrivez le passage qui va de «Monsieur Barricini, continua le préfet» (l. 55) jusqu'à «pour s'estimer...» (l. 60) en remplaçant les allusions du préfet par des propos plus clairs et plus directs.
12. Faites une recherche sur Électre, personnage de la tragédie antique grecque. En quoi Électre et Colomba peuvent-elles être comparées ?

CHAPITRE XIV

Saveria fut longtemps absente, et l'impatience d'Orso était à son comble lorsqu'elle reparut enfin, tenant une lettre, et suivie de la petite Chilina, qui se frottait les yeux, car elle avait été réveillée de son premier somme.

5 «Enfant, dit Orso, que viens-tu faire ici à cette heure ? – Mademoiselle me demande», répondit Chilina.

«Que diable lui veut-elle ?» pensa Orso ; mais il se hâta de déchâter la lettre de Miss Lydia, et, pendant qu'il lisait, Chilina montait auprès de sa sœur.

10 «Mon père a été un peu malade, monsieur, disait Miss Nevil, et il est d'ailleurs si paresseux pour écrire, que je suis obligée de lui servir de secrétaire. L'autre jour, vous savez qu'il s'est mouillé les pieds sur le bord de la mer, au lieu d'admirer le paysage avec nous, et il n'en faut pas davantage pour donner la fièvre dans votre charmante île.

15 Je vois ici la mine que vous faites ; vous cherchez sans doute votre stylet*, mais j'espère que vous n'en avez plus. Donc, mon père a eu un peu la fièvre, et moi beaucoup de frayeur ; le préfet, que je persiste à trouver très aimable,

20 nous a donné un médecin fort aimable aussi, qui, en deux jours, nous a tirés de peine : l'accès n'a pas reparu, et mon père veut retourner à la chasse ; mais je la lui défends encore. – Comment avez-vous trouvé votre château des montagnes ? Votre tour du nord est-elle toujours

25 à la même place ? Y a-t-il bien des fantômes ? Je vous demande tout cela, parce que mon père se souvient que vous lui avez promis daims, sangliers, mouflons*... Est-ce bien là le nom de cette bête étrange ? En allant nous embarquer à Bastia, nous comptons vous demander

30 l'hospitalité, et j'espère que le château della Rebbia, que vous dites si vieux et si délabré, ne s'écroulera pas sur nos têtes. Quoique le préfet soit si aimable qu'avec lui on ne manque jamais de sujet de conversation, by the bye¹, je

1. by the bye : soit dit en passant, à propos (en anglais).

me flatte de lui avoir fait tourner la tête. – Nous avons
 35 parlé de votre seigneurie¹. Les gens de loi de Bastia lui ont envoyé certaines révélations d'un coquin qu'ils tiennent sous les verrous, et qui sont de nature à détruire vos derniers soupçons ; votre inimitié², qui parfois m'inquiétait, doit cesser dès lors. Vous n'avez pas d'idée
 40 comme cela m'a fait plaisir. Quand vous êtes parti avec la belle vocératrice³, le fusil à la main, le regard sombre, vous m'avez paru plus corse qu'à l'ordinaire... trop corse même. *Basta*⁴ ! je vous en écris si long, parce que je m'ennuie. Le préfet va partir, hélas ! Nous vous enver-
 45 rons un message lorsque nous nous mettrons en route pour vos montagnes, et je prendrai la liberté d'écrire à Mlle Colomba pour lui demander un bruccio⁵, *ma solenne*⁶. En attendant, dites-lui mille tendresses. Je fais grand usage de son stylet⁷, j'en coupe les feuillets d'un
 50 roman que j'ai apporté ; mais ce fer terrible s'indigne de cet usage et me déchire mon livre d'une façon pitoyable. Adieu, monsieur ; mon père vous envoie *his best love*⁸. Écoutez le préfet, il est homme de bon conseil, et se détourne de sa route, je crois, à cause de vous ; il va
 55 poser une première pierre à Corte ; je m'imagine que ce doit être une cérémonie bien imposante, et je regrette fort de n'y pas assister. Un monsieur en habit brodé, bas de soie, écharpe blanche⁹, tenant une truelle¹⁰ !... et un discours, la cérémonie se terminera par les cris mille fois
 60 répétés de *vive le roi* ! – Vous allez être bien fat¹¹ de m'avoir fait remplir les quatre pages ; mais je m'ennuie, monsieur, je vous le répète, et, par cette raison, je vous permets de m'écrire très longuement. À propos, je

trouve extraordinaire que vous ne m'ayez pas encore
 65 mandé¹² votre heureuse arrivée dans Pietranera Castle.

LYDIA.

« P.-S. Je vous demande d'écouter le préfet, et de faire ce qu'il vous dira. Nous avons arrêté¹³ ensemble que vous deviez en agir ainsi, et cela me fera plaisir. »

70 Orso lut trois ou quatre fois cette lettre accompagnant mentalement chaque lecture de commentaires sans nombre ; puis il fit une longue réponse, qu'il chargea Saveria de porter à un homme du village qui partait la nuit même pour Ajaccio. Déjà il ne pensait guère à discuter avec sa sœur les griefs¹⁴ vrais ou faux des Barricini, la lettre de Miss Lydia lui faisait tout voir en couleur de rose ; il n'avait plus ni soupçons, ni haine. Après avoir attendu quelque temps que sa sœur redescendît, et ne la voyant pas reparaître, il alla se coucher, le cœur plus
 75 léger qu'il ne s'était senti depuis longtemps. Chilina ayant été congédée¹⁵ avec des instructions secrètes, Colomba passa la plus grande partie de la nuit à lire de vieilles paperasses. Un peu avant le jour, quelques petits cailloux furent lancés contre sa fenêtre ; à ce signal, elle
 80 descendit au jardin, ouvrit une porte dérobée¹⁶, et introduisit dans sa maison deux hommes de fort mauvaise mine ; son premier soin fut de les mener à la cuisine et de leur donner à manger. Ce qu'étaient ces hommes, on le saura tout à l'heure.

1. *votre seigneurie* : terme de respect donné aux membres de la Chambre des lords en Angleterre.

2. *Basta* : cela suffit, en voilà assez (en italien).

3. *ma solenne* : extraordinaire, exceptionnel.

4. *his best love* : toute son affection, ses meilleures amitiés (en anglais).

5. *blanche* : le blanc est le symbole de la royauté (l'action se déroule pendant la Restauration). Une écharpe tricolore aurait représenté la République.

6. *truelle* : outil servant à appliquer le plâtre, le mortier.

7. *fat* : vaniteux, prétentieux.

1. *mandé* : fait savoir par lettre.

2. *arrêté* : décidé, déterminé par choix.

3. *les griefs* : les motifs de plainte.

4. *congédée* : renvoyée.

5. *dérobée* : secrète, cachée.

Compréhension

1. Comment la première phrase du chapitre permet-elle de ne pas opérer de rupture dans l'action, tout en restant, malgré tout, énigmatique ?
2. En quoi la lettre de Miss Lydia est-elle révélatrice de la personnalité que le lecteur lui connaît déjà ?
3. Quels mots révèlent discrètement son amour pour Orso ? Quelle phrase montre qu'elle tente de diriger la vie d'Orso ?
4. De quelle manière Orso est-il manipulé dans deux directions opposées par Colomba et par Miss Nevil ?
5. La lettre de Miss Nevil occupe la plus grande partie d'un chapitre qui fait suite à deux chapitres qui ont été consacrés à Colomba : comment l'opposition entre les deux jeunes femmes se manifeste-t-elle ?
6. Quel est l'effet de cette lettre sur Orso ?
7. L'action est-elle restée au point mort durant ce chapitre ?
8. De quelle manière Mérimée s'y prend-il pour intriguer son lecteur à la fin du chapitre ? N'y a-t-il pas alors un certain suspens ?

Écriture / Réécriture

9. «Un peu avant le jour, quelques petits cailloux furent lancés contre sa fenêtre.» Quelle tournure emploie ici Mérimée ? Quel est l'effet créé ? De quelle façon ?
10. Dans quelle mesure la dernière phrase du chapitre est-elle une illustration de l'art avec lequel le narrateur* ordonne son récit ?
11. À votre tour, rédigez une lettre. Vous aurez soin de présenter, dans une phrase d'introduction, l'émetteur, le récepteur et la situation de communication. (Qui parle ? À qui ? Pourquoi ?) Le registre de langue* utilisé sera le registre courant.

CHAPITRE XV

Le matin, vers six heures, un domestique du préfet frappait à la maison d'Orso. Reçu par Colomba, il lui dit que le préfet allait partir, et qu'il attendait son frère. Colomba répondit sans hésiter que son frère venait de tomber dans l'escalier et de se fouler le pied; qu'étant hors d'état de faire un pas, il suppliait M. le préfet de l'excuser, et serait très reconnaissant s'il daignait prendre la peine de passer chez lui. Peu après ce message, Orso descendit et demanda à sa sœur si le préfet 10 ne l'avait pas envoyé chercher.

«Il vous prie de l'attendre ici», dit-elle avec la plus grande assurance.

Une demi-heure s'écoula sans qu'on aperçût le moindre mouvement du côté de la maison des Barricini; 15 cependant Orso demandait à Colomba si elle avait fait quelque découverte; elle répondit qu'elle s'expliquerait devant le préfet. Elle affectait un grand calme, mais son teint et ses yeux annonçaient une agitation fébrile.

Enfin, on vit s'ouvrir la porte de la maison Barricini; 20 le préfet, en habit de voyage, sortit le premier, suivi du maire et de ses deux fils. Quelle fut la stupéfaction des habitants de Pietranera, aux aguets depuis le lever du soleil, pour assister au départ du premier magistrat du département, lorsqu'ils le virent, accompagné des trois 25 Barricini, traverser la place en droite ligne et entrer dans la maison della Rebbia. «Ils font la paix !» s'écrièrent les politiques¹ du village.

«Je vous le disais bien, ajouta un vieillard, Orso Antonio a trop vécu sur le continent pour faire les choses 30 comme un homme de cœur.

— Pourtant, répondit un rebbianiste², remarquez que

1. les politiques : ceux qui étudient l'évolution du conflit entre les deux familles rivales.

2. rebbianiste : partisan des della Rebbia.

ce sont les Barricini qui viennent le trouver. Ils demandent grâce.

— C'est le préfet qui les a tous embobelinés¹, répliqua le vieillard; on n'a plus de courage aujourd'hui, et les jeunes gens se soucient du sang de leur père comme s'ils étaient tous des bâtards².»

Le préfet ne fut pas médiocrement surpris de trouver Orso debout et marchant sans peine. En deux mots, Colomba s'accusa de son mensonge et lui en demanda pardon :

« Si vous aviez demeuré ailleurs, monsieur le préfet, dit-elle, mon frère serait allé hier vous présenter ses respects.»

Orso se confondait en excuses, protestant qu'il n'était pour rien dans cette ruse ridicule, dont il était profondément mortifié³. Le préfet et le vieux Barricini parurent croire à la sincérité de ses regrets, justifiés d'ailleurs par sa confusion et les reproches qu'il adressait à sa sœur; mais les fils du maire ne parurent pas satisfaits :

« On se moque de nous, dit Orlanduccio, assez haut pour être entendu.

— Si ma sœur me jouait de ces tours, dit Vincentello, je lui ôterais bien vite l'envie de recommencer.»

Ces paroles, et le ton dont elles furent prononcées, déplurent à Orso et lui firent perdre un peu de sa bonne volonté. Il échangea avec les jeunes Barricini des regards où ne se peignait nulle bienveillance.

Cependant, tout le monde étant assis, à l'exception de Colomba, qui se tenait debout près de la porte de la cuisine, le préfet prit la parole, et, après quelques lieux communs sur les préjugés du pays, rappela que la plupart des inimitiés⁴ les plus invétérées⁴ n'avaient pour cause que des malentendus. Puis, s'adressant au maire, il lui dit que M. della Rebbia n'avait jamais cru que la famille Barricini eût pris une part directe ou indirecte

1. *embobelinés* : trompés (familier). Équivalent de l'actuel *embobinés*.
 2. *bâtards* : enfants nés hors du mariage, et qui ne sont pas reconnus par leur père.
 3. *mortifié* : humilié, honteux.
 4. *invétérées* : enracinées, fortifiées avec le temps, tenaces.

dans l'événement déplorable qui l'avait privé de son père; qu'à la vérité il avait conservé quelques doutes relatifs à une particularité du procès qui avait existé entre les deux familles; que ce doute s'excusait par la longue absence de M. Orso et la nature des renseignements qu'il avait reçus; qu'éclairé maintenant par des révélations récentes¹, il se tenait pour complètement satisfait, et désirait établir avec M. Barricini et ses fils des relations d'amitié et de bon voisinage.

Orso s'inclina d'un air contraint²; M. Barricini balbutia quelques mots que personne n'entendit; ses fils regardèrent les poutres du plafond. Le préfet, continuant sa harangue³, allait adresser à Orso la contrepartie de ce qu'il venait de débiter à M. Barricini, lorsque Colomba, tirant de dessous son fichu quelques papiers, s'avança gravement entre les parties contractantes⁴:

« Ce serait avec un bien vif plaisir, dit-elle, que je verrais finir la guerre entre nos deux familles; mais pour que la réconciliation soit sincère, il faut s'expliquer et ne rien laisser dans le doute. — Monsieur le préfet, la déclaration de Tomaso Bianchi m'était à bon droit suspecte, venant d'un homme aussi mal famé⁵. — J'ai dit que vos fils peut-être avaient vu cet homme dans la prison de Bastia.

— Cela est faux, interrompit Orlanduccio, je ne l'ai point vu.»

Colombia lui jeta un regard de mépris, et pourvuisit avec beaucoup de calme en apparence :

« Vous avez expliqué l'intérêt que pouvait avoir Tomaso à menacer M. Barricini au nom d'un bandit⁶ redoutable, par le désir qu'il avait de conserver à son frère Théodore le moulin que mon père lui louait à bas prix?...

— Cela est évident, dit le préfet.

1. *révélations récentes* : les aveux de Tomaso Bianchi.

2. *contraint* : gêné, raide.

3. *harangue* : discours solennel.

4. *les parties contractantes* : les deux familles qui vont s'engager par un contrat.

5. *mal famé* : qui a mauvaise réputation (du latin *fama* : renommée).

— De la part d'un misérable comme paraît être ce Bianchi, tout s'explique, dit Orso, trompé par l'air de modération de sa sœur.

La lettre contrefaite, continua Colomba, dont les yeux commençaient à briller d'un éclat plus vif, est datée du 11 juillet. Tomaso était alors chez son frère au moulin.

— Oui, dit le maire un peu inquiet.

Quel intérêt avait donc Tomaso Bianchi ? s'écria Colomba d'un air de triomphe. Le bail¹ de son frère était expiré, mon père lui avait donné congé le 1^{er} juillet. Voici le registre de mon père, la minute² de congé, la lettre d'un homme d'affaires d'Ajaccio qui nous proposait un nouveau meunier.»

En parlant ainsi, elle remit au préfet les papiers qu'elle tenait à la main.

Il y eut un moment d'étonnement général. Le maire pâlit visiblement; Orso, fronçant le sourcil, s'avanza pour prendre connaissance des papiers que le préfet lisait avec beaucoup d'attention.

«On se moque de nous ! s'écria de nouveau Orlanduccio en se levant avec colère. Allons-nous-en, mon père, nous n'aurions jamais dû venir ici !»

Un instant suffit à M. Barricini pour reprendre son sang-froid. Il demanda à examiner les papiers; le préfet les lui remit sans dire un mot. Alors, relevant ses lunettes vertes sur son front, il les parcourut d'un air assez indifférent, pendant que Colomba l'observait avec les yeux d'une tigresse qui voit un daim s'approcher de la tanière de ses petits.

«Mais, dit M. Barricini rabaisant ses lunettes et rendant les papiers au préfet, — connaissant la bonté de feu M. le colonel... Tomaso a pensé... il a dû penser... que M. le colonel reviendrait sur sa résolution de lui donner congé... De fait, il est resté en possession du moulin, donc...»

— C'est moi, dit Colomba d'un ton de mépris, qui le lui ai conservé. Mon père était mort, et dans ma position, je devais ménager les clients¹ de ma famille.

Pourtant, dit le préfet, ce Tomaso reconnaît qu'il a écrit la lettre..., cela est clair.

— Ce qui est clair pour moi, interrompit Orso, c'est qu'il y a de grandes infamies cachées dans toute cette affaire.

— J'ai encore à contredire une assertion² de ces messieurs », dit Colomba.

Elle ouvrit la porte de la cuisine, et aussitôt entrèrent dans la salle Brandolaccio, le licencié en théologie et le chien Brusco. Les deux bandits³ étaient sans armes, au moins apparentes; ils avaient la cartouchière à la ceinture, mais point le pistolet qui en est le complément obligé. En entrant dans la salle, ils ôtèrent respectueusement leurs bonnets.

On peut concevoir l'effet que produisit leur subite apparition. Le maire pensa tomber à la renverse; ses fils se jetèrent bravement devant lui, la main dans la poche de leur habit, cherchant leurs stylets⁴. Le préfet fit un mouvement vers la porte, tandis qu'Orso, saisissant Brandolaccio au collet, lui cria :

— Que viens-tu faire ici, misérable ?

— C'est un guet-apens ! » s'écria le maire essayant d'ouvrir la porte; mais Saveria l'avait fermée en dehors à double tour, d'après l'ordre des bandits, comme on le sut ensuite.

— Bonnes gens ! dit Brandolaccio, n'ayez pas peur de moi; je ne suis pas si diable que je suis noir. Nous n'avons nulle mauvaise intention. Monsieur le préfet, je suis bien votre serviteur. — Mon lieutenant, de la douceur, vous m'étranglez. — Nous venons ici comme témoins. Allons, parle, toi, Curé, tu as la langue bien pendue.

1. clients : personnes qui se mettent sous la protection d'une famille (au sens latin). La clientèle avait une grande importance en Corse où les clans possédaient un certain pouvoir.

2. assertion : affirmation.

1. bail : contrat par lequel on loue un bien.
2. minute : texte original d'un acte.

— Monsieur le préfet, dit le licencié, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Giocanto Castriconi, plus connu sous le nom du Curé... Ah! vous me remettez¹! Mademoiselle, que je n'avais pas l'avantage de connaître non plus, m'a fait prier de lui donner des renseignements sur un nommé Tomaso Bianchi, avec lequel j'étais détenu, il y a trois semaines, dans les prisons de Bastia. Voici ce que j'ai à vous dire...

— Ne prenez pas cette peine, dit le préfet; je n'ai rien à entendre d'un homme comme vous... Monsieur della Rebbia, j'aime à croire que vous n'êtes pour rien dans cet odieux complot. Mais êtes-vous maître chez vous? Faites ouvrir cette porte. Votre sœur aura peut-être à rendre compte des étranges relations qu'elle entretient avec des bandits^{*}.

— Monsieur le préfet, s'écria Colomba, daignez entendre ce que va dire cet homme. Vous êtes ici pour rendre justice à tous, et votre devoir est de rechercher la vérité. Parlez, Giocanto Castriconi.

— Ne l'écoutez pas! s'écrierent en chœur les trois Barricini.

— Si tout le monde parle à la fois, dit le bandit en souriant, ce n'est pas le moyen de s'entendre. Dans la prison donc, j'avais pour compagnon, non pour ami, ce Tomaso en question. Il recevait de fréquentes visites de M. Orlanduccio...

— C'est faux, s'écrierent à la fois les deux frères.

— Deux négations valent une affirmation, observa froidement Castriconi. Tomaso avait de l'argent; il mangeait et buvait du meilleur². J'ai toujours aimé la bonne chère (c'est là mon moindre défaut³), et, malgré ma répugnance à frayer⁴ avec ce drôle^{*}, je me laissai aller à dîner plusieurs fois avec lui. Par reconnaissance, je lui proposai de s'évader avec moi... Une petite... pour qui

j'avais eu des bontés, m'en avait fourni les moyens... Je ne veux compromettre personne. Tomaso refusa, me dit qu'il était sûr de son affaire, que l'avocat Barricini l'avait recommandé à tous les juges, qu'il sortirait de là blanc comme neige et avec de l'argent en poche. Quant à moi, je crus devoir prendre l'air. *Dixi*¹.

— Tout ce que dit cet homme est un tas de mensonges, répéta résolument Orlanduccio. Si nous étions en rase campagne, chacun avec notre fusil, il ne parlerait pas de la sorte.

— En voilà une de bêtise! s'écria Brandolaccio. Ne vous brouillez pas avec le Curé, Orlanduccio.

— Me laisserez-vous sortir enfin, monsieur della Rebbia? dit le préfet frappant du pied d'impatience.

— Saveria! Saveria! criait Orso, ouvrez la porte, de par le diable!

— Un instant, dit Brandolaccio. Nous avons d'abord à filer, nous, de notre côté. Monsieur le préfet, il est d'usage, quand on se rencontre chez des amis communs, de se donner une demi-heure de trêve en se quittant.»

Le préfet lui lança un regard de mépris.

« Serviteur² à toute la compagnie », dit Brandolaccio. Puis étendant le bras horizontalement : « Allons, Brusco, dit-il à son chien, saute pour M. le préfet! »

Le chien sauta, les bandits^{*} reprirent à la hâte leurs armes dans la cuisine, s'enfuirent par le jardin, et à un coup de sifflet aigu la porte de la salle s'ouvrit comme par enchantement.

— « Monsieur Barricini, dit Orso avec une fureur concentrée, je vous tiens pour un faussaire³. Dès aujourd'hui j'enverrai ma plainte contre vous au procureur du roi, pour faux et pour complicité avec Bianchi. Peut-être aurai-je encore une plainte plus terrible à porter contre vous.

1. vous me remettez : vous me reconnaissiez.

2. du meilleur : ce qu'on peut manger et boire de mieux.

3. défaut : allusion à La Fontaine : « La Fourmi n'est pas prêteuse / C'est là son moindre défaut » (*La Cigale et la Fourmi*, in *Fables*, I, 1).

4. frayer : fréquenter (emploi péjoratif).

1. Dixi : j'ai dit (en latin).

2. Serviteur : je suis votre serviteur (ancienne formule de salut).

3. faussaire : qui fait usage de faux.

— Et moi, monsieur della Rebbia, dit le maire, je porterai ma plainte contre vous pour guet-apens et pour complicité avec des bandits¹. En attendant, M. le préfet vous recommandera à la gendarmerie.

245 — Le préfet fera son devoir, dit celui-ci d'un ton sévère. Il veillera à ce que l'ordre ne soit pas troublé à Pietranera, il prendra soin que justice soit faite. Je parle à vous tous, messieurs.»

Le maire et Vincentello étaient déjà hors de la salle, et 250 Orlanduccio les suivait à reculons lorsque Orso lui dit à voix basse :

« Votre père est un vieillard que j'écraserais d'un soufflet : c'est à vous que j'en destine¹, à vous et à votre frère. »

255 Pour réponse, Orlanduccio tira son stylet² et se jeta sur Orso comme un furieux ; mais, avant qu'il pût faire usage de son arme, Colomba lui saisit le bras qu'elle tordit avec force pendant qu'Orso, le frappant du poing au visage, le fit reculer quelques pas et heurter rudement contre le chambranle de la porte. Le stylet échappa de la main d'Orlanduccio, mais Vincentello avait le sien et rentrait dans la chambre, lorsque Colomba, sautant sur un fusil, lui prouva que la partie n'était pas égale. En même temps le préfet se jeta entre 260 les combattants.

« À bientôt, Ors' Anton' », cria Orlanduccio ; et, tirant violemment la porte de la salle, il la ferma à clef pour se donner le temps de faire retraite.

Orso et le préfet demeurèrent un quart d'heure sans 270 parler, chacun à un bout de la salle. Colomba, l'orgueil du triomphe sur le front, les considérait tour à tour, appuyée sur le fusil qui avait décidé de la victoire.

« Quel pays ! quel pays ! s'écria enfin le préfet en se levant impétueusement². Monsieur della Rebbia, vous 275 avez eu tort. Je vous demande votre parole d'honneur de

vous abstenir de toute violence et d'attendre que la justice décide dans cette maudite affaire.

— Oui, monsieur le préfet, j'ai eu tort de frapper ce misérable ; mais enfin j'ai frappé, et je ne puis lui refuser 280 la satisfaction qu'il m'a demandée.

— Eh ! non, il ne veut pas se battre avec vous !... Mais s'il vous assassine... Vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour cela.

— Nous nous garderons¹, dit Colomba.

285 — Orlanduccio, dit Orso, me paraît un garçon de courage et j'augure² mieux que lui, monsieur le préfet. Il a été prompt à tirer son stylet², mais à sa place, j'en aurais peut-être agi de même ; et je suis heureux que ma sœur n'ait pas un poignet de petite-maîtresse³.

290 — Vous ne vous battez pas ! s'écria le préfet ; je vous le défends !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'en matière d'honneur je ne reconnaiss d'autre autorité que celle de ma conscience.

295 — Je vous dis que vous ne vous battrez pas !

— Vous pouvez me faire arrêter, monsieur..., c'est-à-dire si je me laisse prendre. Mais, si cela arrivait, vous ne feriez que différer⁴ une affaire maintenant inévitable. Vous êtes homme d'honneur, monsieur le préfet, et vous savez bien qu'il n'en peut être autrement.

— Si vous faisiez arrêter mon frère, ajouta Colomba, la moitié du village prendrait son parti, et nous verrions une belle fusillade.

300 — Je vous préviens, monsieur, dit Orso, et je vous supplie de ne pas croire que je fais une bravade ; je vous préviens que, si M. Barricini abuse de son autorité de maire pour me faire arrêter, je me défendrai.

— Dès aujourd'hui, dit le préfet, M. Barricini est suspendu de ses fonctions... Il se justifiera, je l'espère... 310 Tenez, monsieur, vous m'intéressez. Ce que je vous

1. *c'est à vous que j'en destine* : c'est à vous que je destine ma vengeance, c'est à vous que j'en ai.

2. *impétueusement* : vivement, violemment.

1. *nous nous garderons* : nous prendrons garde, nous nous méfierons (vieilli).

2. *j'augure* : je prévois, je devine, je présume.

3. *petite-maîtresse* : jeune élégante à l'allure maniérée et prétentieuse.

4. *différer* : retarder.

demande est bien peu de chose : restez chez vous tranquille jusqu'à mon retour de Corte. Je ne serai que trois jours absent. Je reviendrai avec le procureur du roi, et nous débrouillerons alors complètement cette triste affaire. Me promettez-vous de vous abstenir jusque-là de toute hostilité¹ ?

— Je ne puis le promettre, monsieur, si, comme je le pense, Orlanduccio me demande une rencontre.

— Comment ! monsieur della Rebbia, vous, militaire français vous voulez vous battre avec un homme que vous soupçonnez d'un faux ?

— Je l'ai frappé, monsieur.

— Mais, si vous aviez frappé un galérien et qu'il vous en demandât raison², vous vous battriez donc avec lui ? Allons, monsieur Orso ! Eh bien, je vous demande encore moins : ne cherchez pas Orlanduccio... Je vous permets de vous battre s'il vous demande un rendez-vous.

— Il m'en demandera, je n'en doute point, mais je vous promets de ne pas lui donner d'autres soufflets pour l'engager à se battre.

— Quel pays ! répétait le préfet en se promenant à grands pas. Quand donc reviendrai-je en France ?

— Monsieur le préfet, dit Colomba de sa voix la plus douce, il se fait tard, nous feriez-vous l'honneur de déjeuner ici ?

Le préfet ne put s'empêcher de rire.

« Je suis demeuré déjà trop longtemps ici... cela ressemble à de la partialité³... Et cette maudite pierre⁴ !... Il faut que je parte... Mademoiselle della Rebbia..., que de malheurs vous avez préparés peut-être aujourd'hui !

— Au moins, monsieur le préfet, vous rendrez à ma sœur la justice de croire que ses convictions sont profondes ; et, j'en suis sûr maintenant, vous les croyez vous-même bien établies.

— Adieu, monsieur, dit le préfet en lui faisant un signe de la main. Je vous préviens que je vais donner l'ordre au brigadier de gendarmerie de suivre toutes vos démarches. »

350 Lorsque le préfet fut sorti :

« Orso, dit Colomba, vous n'êtes point ici sur le continent. Orlanduccio n'entend rien à vos duels, et d'ailleurs ce n'est pas de la mort d'un brave que ce misérable doit mourir.

355 — Colomba, ma bonne, tu es la femme forte. Je t'ai de grandes obligations pour m'avoir sauvé un bon coup de couteau. Donne-moi ta petite main que je la baise. Mais, vois-tu, laisse-moi faire. Il y a certaines choses que tu n'entends^{*} pas. Donne-moi à déjeuner ; et, aussitôt que

360 le préfet se sera mis en route, fais-moi venir la petite Chilina qui paraît s'acquitter à merveille des commissions qu'on lui donne. J'aurai besoin d'elle pour porter une lettre. »

Pendant que Colomba surveillait les apprêts¹ du déjeuner, Orso monta dans sa chambre et écrivit le billet suivant :

« Vous devez être pressé de me rencontrer ; je ne le suis pas moins. Demain matin nous pourrons nous trouver à six heures dans la vallée d'Acquaviva². Je suis très adroit au pistolet, et je ne vous propose pas cette arme. On dit que vous tirez bien le fusil : prenons chacun un fusil à deux coups. Je viendrais accompagné d'un homme de ce village. Si votre frère veut vous accompagner, prenez un second témoin et prévenez-moi. Dans ce cas seulement j'aurai deux témoins.

« ORSO ANTONIO DELLA REBBIA. »

Le préfet, après être resté une heure chez l'adjoint du maire, après être entré pour quelques minutes chez les Barricini, partit pour Corte, escorté d'un seul gendarme.

380 Un quart d'heure après, Chilina porta la lettre qu'on

1. hostilité : action agressive contre un ennemi.

2. et qu'il vous en demandât raison : et s'il vous en demandait réparation.

3. partialité : manque d'objectivité, fait de prendre parti de manière injustifiée.

4. pierre : le préfet doit poser la première pierre d'une construction à Corte.

1. les apprêts : les préparatifs.

2. la vallée d'Acquaviva : vallée proche de Vizzavona.

vient de lire et la remit à Orlanduccio en propres mains¹.

La réponse se fit attendre et ne vint que dans la soirée. Elle était signée de M. Barricini père, et il annonçait 385 à Orso qu'il déferait² au procureur du roi la lettre de menace adressée à son fils. « Fort de ma conscience, ajoutait-il en terminant, j'attends que la justice ait prononcé sur vos calomnies. »

Cependant cinq ou six bergers mandés par Colomba 390 arrivèrent pour garnisonner³ la tour des della Rebbia. Malgré les protestations d'Orso, on pratiqua des archere^{*} aux fenêtres donnant sur la place, et toute la soirée il reçut des offres de service de différentes personnes du bourg. Une lettre arriva même du théologien bandit^{*}, 395 qui promettait, en son nom et en celui de Brandolaccio, d'intervenir si le maire se faisait assister de la gendarmerie. Il finissait par ce post-scriptum : « Oserai-je vous demander ce que pense M. le préfet de l'excellente éducation que mon ami donne au chien Brusco ? Après 400 Chilina, je ne connais pas d'élève plus docile et qui montre de plus heureuses dispositions. »

Questions

Compréhension

1. Quels sont les différents éléments du premier paragraphe qui montrent que Colomba prépare un plan ?
2. Quelle réponse le lecteur obtient-il aux questions qu'il pouvait se poser à la fin du chapitre précédent ?
3. Quel est finalement le plan de Colomba ?
4. Quelles phrases du début et de la fin du chapitre montrent que la vendetta^{*} est un événement auquel participe tout le village ?
5. Quelle est l'évolution des réactions d'Orso depuis l'arrivée du préfet jusqu'à son départ ?
6. Trouvez-vous Colomba habile ? Justifiez votre réponse.
7. Quelles sont les différentes révélations qui sont faites au cours de ce chapitre ?
8. Que pensez-vous de l'attitude du préfet ? Justifiez votre réponse en utilisant des mots du texte.
9. Pourquoi peut-on dire que ce chapitre mène le lecteur à un tournant de l'action ?

Écriture / Réécriture

10. Certains passages de ce chapitre pourraient être joués au théâtre : lesquels ?
11. Quels sont les moments dramatiques ? N'y a-t-il pas, malgré tout, des moments comiques ? Grâce à quels personnages ?
12. Quel ton^{*} demanderiez-vous à chaque acteur d'adopter en fonction du caractère de son personnage ?
13. Pourquoi le chapitre se termine-t-il sur une note humoristique ?
14. Quel adjectif qualificatif appartient à la famille du mot « famé » ? Employez-le dans une phrase qui mettra son sens en valeur.
15. Si vous deviez représenter ce chapitre par deux couleurs, lesquelles choisiriez-vous ? Pourquoi ?

1. *en propres mains* : en mains propres, sans intermédiaire.
 2. *déferait* : transmettait afin qu'il y eût des poursuites judiciaires (terme juridique).
 3. *garnisonner* : tenir garnison (néologisme).

*Bilan**L'action***• Ce que nous savons**

Nous sommes maintenant au cœur du monde corse, et Orso songe avec inquiétude à la visite de Miss Lydia. Replongé dans l'atmosphère du passé, il en vient à considérer les Barricini comme des ennemis héritaires. Colomba, de son côté, poursuit sans relâche son objectif. Elle entraîne Orso sur les lieux où leur père a été assassiné, elle lui montre sa chemise ensanglantée et les deux balles qui l'ont tué. Parti prendre l'air dans la campagne, il rencontre Brandolaccio et son compère.

Colomba va réussir à entraîner Orso à une veillée funèbre où elle a promis de chanter une ballata*. Arrivent le maire Barricini et ses deux fils, accompagnant le préfet. Colomba poursuit son improvisation avec une allusion vengeresse, et les intrus sortent rapidement. Le préfet tente d'obtenir d'Orso une promesse de paix : les aveux d'un bandit* auraient tout arrangé. Mésianté, Colomba parvient à empêcher la réconciliation. Une lettre de Miss Nervil qui croit l'affaire classée redonne à Orso ses bonnes résolutions de sagesse, mais Colomba semble comploter.

Malgré les stratagèmes de Colomba, le préfet et les Barricini se rendent chez les della Rebbia. Colomba montre que les déclarations du bandit sont peu vraisemblables, et fait entrer Brandolaccio et son compère dont les affirmations accablent les Barricini. Elle protège efficacement son frère, maintenant convaincu de la culpabilité de ses ennemis, contre la fureur des jeunes Barricini. Le préfet promet de revenir bientôt faire la justice.

• À quoi nous attendre ?

La situation est dramatique. Orso est maintenant déterminé à se battre en duel.

La vendetta* semble maintenant être en route, quels que soient les moyens utilisés. La tension est forte : « l'état de siège » est déclaré. Aucun retour en arrière ne semble maintenant vraisemblable. Quand et comment le drame va-t-il éclater ? Que préparent les Barricini ?

Miss Nervil va-t-elle arriver à temps pour arrêter les effusions de sang qui se préparent ?

*Les personnages***• Ce que nous savons**

• Orso vit des moments difficiles, cependant toujours traversés par de douces rêveries concernant Miss Lydia. Mais il doit remettre celles-ci à plus tard, car il est urgent, pour lui et pour les autres, qu'il règle l'affaire Barricini.

• Colomba est la maîtresse des lieux à Pietranera. Elle complot et tente de diriger la vie d'Orso selon un plan précis.

• Brandolaccio et Castriconi dès le moment où Orso arrive à Pietranera, il se retrouve chez lui, dans un monde où il faut compter avec le maquis* et les « bandits d'honneur ».

• Le préfet : ses fonctions officielles l'obligent à représenter la Corse, mais il est bien maladroit face à ces étrangers dont les coutumes lui semblent aussi étranges que barbares. Mérimée en fait un personnage un peu ridicule dont le souhait le plus grand est de rentrer « en France ».

• À quoi nous attendre ?

Colomba a réussi son plan : grâce à ses mensonges et à son complot, elle est parvenue à exacerber le conflit et à pousser Orso à la vengeance.

Elle prépare maintenant la défense de la maison.

Inlassablement, elle a œuvré, soit dans l'ombre, soit en faisant exploser sa haine et son désir de vengeance.

Malgré l'amour qu'elle porte à son frère, elle n'a pas hésité à le mettre dans une situation grave.

La passion meurtrière a de quoi inquiéter le lecteur : ne met-elle pas sa vie et celle de son frère en danger ? La solution intermédiaire du duel, choisie par Orso, va-t-elle assouvir sa soif de vendetta ? Orso, après avoir vécu des moments d'agitation intérieure et de tourments, est maintenant déterminé à utiliser les armes. Néanmoins, il n'envisage pas la forme la plus sauvage de la vendetta. Le duel semble être la solution qui lui convient pour apaiser ses scrupules tout en réparant les préjugés subis. Mais Lydia aura-t-elle une influence suffisamment forte sur Orso pour le faire renoncer ? Les sentiments qu'ils partagent ont-ils quelque chance de l'emporter sur la violence de Colomba et sur la poussée des événements ?

CHAPITRE XVI

Le lendemain se passa sans hostilités. De part et d'autre on se tenait sur la défensive. Orso ne sortit pas de sa maison, et la porte des Barricini resta constamment fermée. On voyait les cinq gendarmes 5 laissés en garnison à Pietranera se promener sur la place ou aux environs du village, assistés du garde champêtre, seul représentant de la milice¹ urbaine. L'adjoint ne quittait pas son écharpe; mais sauf les *archere*² aux fenêtres des deux maisons ennemis, rien n'indiquait la 10 guerre. Un Corse seul aurait remarqué que sur la place, autour du chêne vert, on ne voyait que des femmes.

À l'heure du souper, Colomba montra d'un air joyeux à son frère la lettre suivante qu'elle venait de recevoir de Miss Nevil :

15 « Ma chère mademoiselle Colomba, j'apprends avec bien du plaisir, par une lettre de votre frère, que vos inimitiés³ sont finies. Recevez-en mes compliments. Mon père ne peut plus souffrir⁴ Ajaccio depuis que votre frère n'est plus là pour parler guerre et chasser avec lui. 20 Nous partons aujourd'hui, et nous irons coucher chez votre parente, pour laquelle nous avons une lettre. Après-demain, vers onze heures, je viendrais vous demander à goûter de ce bruccio⁵ des montagnes, si supérieur, dites-vous, à celui de la ville.

25 « Adieu, chère mademoiselle Colomba.

« Votre amie,
LYDIA NEVIL. »

« Elle n'a donc pas reçu ma seconde lettre? s'écria Orso.

30 — Vous voyez, par la date de la sienne, que Mlle Lydia devait être en route quand votre lettre est arrivée à Ajaccio. Vous lui disiez donc de ne pas venir?

1. *milice*: groupe de civils remplaçant la police régulière.

2. *souffrir*: supporter.

— Je lui disais que nous étions en état de siège. Ce n'est pas, ce me semble, une situation à recevoir du monde.

— Bah! ces Anglais sont des gens singuliers⁶. Elle me disait, la dernière nuit que j'ai passée dans sa chambre, qu'elle serait fâchée de quitter la Corse sans avoir vu une belle vendette⁷. Si vous le vouliez, Orso, on pourrait lui donner le spectacle d'un assaut contre la maison de nos ennemis?

— Sais-tu, dit Orso, que la nature a eu tort de faire de toi une femme, Colomba? Tu aurais été un excellent militaire.

45 — Peut-être. En tout cas je vais faire mon bruccio⁸.

— C'est inutile. Il faut envoyer quelqu'un pour les prévenir et les arrêter avant qu'ils se mettent en route.

— Oui? vous voulez envoyer un messager par le temps qu'il fait, pour qu'un torrent l'emporte avec votre 50 lettre... Que je plains les pauvres bandits⁹ par cet orage! Heureusement, ils ont de bons *piloni*¹⁰. Savez-vous ce qu'il faut faire, Orso? Si l'orage cesse, partez demain de très bonne heure, et arrivez chez notre parente avant que vos amis se soient mis en route. Cela vous sera 55 facile, Miss Lydia se lève toujours tard. Vous leur conterez ce qui s'est passé chez nous; et s'ils persistent à venir, nous aurons grand plaisir à les recevoir.»

Orso se hâta de donner son assentiment¹¹ à ce projet, et Colomba, après quelques moments de silence :

60 « Vous croyez peut-être, Orso, reprit-elle, que je plaisantais lorsque je vous parlais d'un assaut contre la maison Barricini? Savez-vous que nous sommes en force, deux contre un au moins? Depuis que le préfet a suspendu le maire, tous les hommes d'ici sont pour nous.

65 Nous pourrions les hacher. Il serait facile d'entamer l'affaire. Si vous le vouliez, j'irais à la fontaine, je me moquerais de leurs femmes; ils sortiraient... Peut-être... car ils sont si lâches! peut-être tireraient-ils sur moi par leurs *archere*²; ils me manqueraient. Tout est dit alors : 70 ce sont eux qui attaquent. Tant pis pour les vaincus: dans une bagarre, où trouver ceux qui ont fait un bon

* Manteau de drap très épais garni d'un capuchon.

coup? Croyez-en votre sœur, Orso ; les robes noires¹ qui vont venir saliront du papier, diront bien des mots inutiles. Il n'en résultera rien. Le vieux renard trouverait moyen de leur faire voir des étoiles en plein midi. Ah! si le préfet ne s'était pas mis devant Vincentello, il y en avait un de moins.»

Tout cela était dit avec le même sang-froid qu'elle mettait l'instant d'auparavant à parler des préparatifs du bruccio.

Orso, stupéfait, regardait sa sœur avec une admiration mêlée de crainte.

« Ma douce Colomba, dit-il en se levant de table, tu es, je le crains, le diable en personne ; mais sois tranquille. Si je ne parviens pas à faire pendre les Barricini, je trouverai moyen d'en venir à bout d'une autre manière. Balle chaude ou fer froid*! Tu vois que je n'ai pas oublié le corse.

— Le plus tôt serait le mieux, dit Colomba, en soupirant. Quel cheval monterez-vous demain, Ors' Anton?

— Le noir. Pourquoi me demandes-tu cela?

— Pour lui faire donner de l'orge.»

Orso s'étant retiré dans sa chambre, Colomba envoya coucher Saveria et les bergers, et demeura seule dans la cuisine où se préparait le bruccio*. De temps en temps elle prêtait l'oreille et paraissait attendre impatiemment que son frère se fût couché. Lorsqu'elle le crut enfin endormi, elle prit un couteau, s'assura qu'il était tranchant, mit ses petits pieds dans de gros souliers, et, sans faire le moindre bruit, elle entra dans le jardin.

Le jardin, fermé de murs, touchait à un terrain assez vaste, enclos de haies, où l'on mettait les chevaux, car les chevaux corsos ne connaissent guère l'écurie. En général on les lâche dans un champ et l'on s'en rapporte à leur intelligence pour trouver à se nourrir et à s'abriter contre le froid et la pluie.

* *Palla calda u farru freddu*, locution très usitée.

1. *les robes noires* : les gens de justice (terme méprisant).

Colomba ouvrit la porte du jardin avec la même précaution, entra dans l'enclos, et en sifflant doucement elle attira près d'elle les chevaux, à qui elle portait souvent du pain et du sel. Dès que le cheval noir fut à sa portée, elle le saisit fortement par la crinière et lui fendit l'oreille avec son couteau. Le cheval fit un bond terrible et s'enfuit en faisant entendre ce cri aigu qu'une vive douleur arrache quelquefois aux animaux de son espèce. Satisfaite alors, Colomba rentrait dans le jardin, lorsque Orso ouvrit sa fenêtre et cria : « Qui va là? » En même temps elle entendit qu'il armait son fusil. Heureusement pour elle, la porte du jardin était dans une obscurité complète, et un grand figuier la couvrait en partie. Bien-tôt, aux lueurs intermittentes qu'elle vit briller dans la chambre de son frère, elle conclut qu'il cherchait à rallumer sa lampe. Elle s'empressa alors de fermer la porte du jardin, et se glissant le long des murs, de façon que son costume noir se confondît avec le feuillage sombre des espaliers¹, elle parvint à rentrer dans la cuisine quelques moments avant qu'Orso ne parût.

« Qu'y a-t-il? lui demanda-t-elle.

— Il m'a semblé, dit Orso, qu'on ouvrirait la porte du jardin.

— Impossible. Le chien aurait aboyé. Au reste, allons voir.»

Orso fit le tour du jardin, et après avoir constaté que la porte extérieure était bien fermée, un peu honteux de cette fausse alerte, il se disposa à regagner sa chambre.

« J'aime à voir, mon frère, dit Colomba, que vous devenez prudent, comme on doit l'être dans votre position.

— Tu me formes, répondit Orso. Bonsoir.»

Le matin avec l'aube Orso s'était levé, prêt à partir. Son costume annonçait à la fois la prétention à l'élegance d'un homme qui va se présenter devant une femme à qui il veut plaire, et la prudence d'un Corse en

1. *espaliers* : arbres fruitiers que l'on fait pousser attachés à un mur ou à un treillage.

vendette*. Par-dessus une redingote bleue bien serrée à la taille, il portait en bandoulière une petite boîte de fer-blanc contenant des cartouches, suspendue à un cordon de soie verte ; son stylet* était placé dans une poche de côté, et il tenait à la main le beau fusil de Manton* chargé à balles. Pendant qu'il prenait à la hâte une tasse de café versée par Colomba, un berger était sorti pour 145 seller et brider le cheval. Orso et sa sœur le suivirent de près et entrèrent dans l'enclos. Le berger s'était emparé du cheval, mais il avait laissé tomber selle et bride, et paraissait saisi d'horreur, pendant que le cheval, qui se souvenait de la blessure de la nuit précédente et qui 150 craignait pour son autre oreille, se cabrait, ruait, hennissait, faisait le diable à quatre¹.

« Allons, dépêche-toi, lui cria Orso.

— Ha ! Ors' Anton' ! ha ! Ors' Anton' ! s'écriait le berger, sang de la Madone ! etc. »

160 C'étaient des imprécations sans nombre et sans fin, dont la plupart ne pourraient se traduire.

« Qu'est-il donc arrivé ? » demanda Colomba.

Tout le monde s'approcha du cheval, et, le voyant sanglant et l'oreille fendue, ce fut une exclamation générale de surprise et d'indignation. Il faut savoir que mutiler le cheval de son ennemi est, pour les Corse, à la fois une vengeance, un défi et une menace de mort. « Rien qu'un coup de fusil n'est capable d'expier ce forfait². » Bien qu'Orso, qui avait longtemps vécu sur le continent, 165 sentit moins qu'un autre l'énormité de l'outrage, cependant, si dans ce moment quelque barriciniste se fût présenté à lui, il est probable qu'il lui eût fait immédiatement expier une insulte qu'il attribuait à ses ennemis.

« Les lâches coquins ! s'écria-t-il, se venger sur une 170 pauvre bête, lorsqu'ils n'osent me rencontrer en face !

— Qu'attendons-nous ? s'écria Colomba impétueuse-

ment. Ils viennent nous provoquer, mutiler nos chevaux et nous ne leur répondrons pas ! Êtes-vous hommes ?

— Vengeance ! répondirent les bergers. Promenons le 180 cheval dans le village et donnons l'assaut à leur maison.

— Il y a une grange couverte de paille qui touche à leur tour, dit le vieux Polo Griffo, en un tour de main je la ferai flamber. »

Un autre proposait d'aller chercher les échelles du 185 clocher de l'église ; un troisième, d'enfoncer les portes de la maison Barricini au moyen d'une poutre déposée sur la place et destinée à quelque bâtiment en construction. Au milieu de toutes ces voix furieuses, on entendait celle de Colomba annonçant à ses satellites* qu'avant de 190 se mettre à l'œuvre chacun allait recevoir d'elle un grand verre d'anisette.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, l'effet qu'elle s'était promis de sa cruauté envers le pauvre cheval était perdu en grande partie pour Orso. Il ne doutait 195 pas que cette mutilation sauvage ne fût l'œuvre d'un de ses ennemis, et c'était Orlanduccio qu'il soupçonnait particulièrement ; mais il ne croyait pas que ce jeune homme, provoqué et frappé par lui, eût effacé sa honte en fendant l'oreille à un cheval. Au contraire, cette basse 200 et ridicule vengeance augmentait son mépris pour ses adversaires, et il pensait maintenant avec le préfet que de pareilles gens ne méritaient pas de se mesurer avec lui. Aussitôt qu'il put se faire entendre, il déclara à ses partisans confondus¹ qu'ils eussent à renoncer à leurs 205 intentions belliqueuses, et que la justice, qui allait venir, vengerait fort bien l'oreille de son cheval.

« Je suis le maître ici, ajouta-t-il d'un ton sévère, et j'entends qu'on m'obéisse. Le premier qui s'avisera de parler encore de tuer ou de brûler, je pourrai bien le 210 brûler à son tour. Allons ! qu'on me selle le cheval gris.

— Comment, Orso, dit Colomba en le tirant à l'écart, vous souffrez qu'on nous insulte ! Du vivant de notre

1. *le diable à quatre* : comme un forcené (expression familière courante au xix^e siècle).

2. *forfait* : allusion à La Fontaine : « Rien que la mort n'était capable / D'expier son forfait » (*Les Animaux malades de la peste*, in *Fables*, VII, 1).

1. *confondus* : déconcertés, troublés, stupéfaits (vieilli).

père, jamais les Barricini n'eussent osé mutiler une bête à nous.

215 — Je te promets qu'ils auront lieu de s'en repentir ; mais c'est aux gendarmes et aux geôliers à punir des misérables qui n'ont de courage que contre des animaux. Je te l'ai dit, la justice me vengera d'eux... ou sinon... tu n'auras besoin de me rappeler de qui je suis 220 fils...

— Patience ! dit Colomba en soupirant.

— Souviens-toi bien, ma sœur, poursuivit Orso, que si à mon retour, je trouve qu'on a fait quelque démonstration comme les Barricini, jamais je ne te le pardonnerai. » Puis, d'un ton plus doux : « Il est fort possible, fort probable même, ajouta-t-il, que je reviendrais ici avec le colonel et sa fille ; fais en sorte que leurs chambres soient en ordre, que le déjeuner soit bon, enfin que nos hôtes soient le moins mal possible. C'est très bien, 230 Colomba, d'avoir du courage, mais il faut encore qu'une femme sache tenir une maison. Allons, embrasse-moi, sois sage ; voilà le cheval gris sellé.

— Orso, dit Colomba, vous ne partirez point seul.

— Je n'ai besoin de personne, dit Orso, et je te 235 réponds que je ne me laisserai pas couper l'oreille.

— Oh ! jamais je ne vous laisserai partir seul en temps de guerre. Ho ! Polo Griffo ! Gian' Francé ! Memmo ! prenez vos fusils ; vous allez accompagner mon frère. »

Après une discussion assez vive, Orso dut se résigner 240 à se faire suivre d'une escorte. Il prit parmi ses bergers les plus animés ceux qui avaient conseillé le plus haut de commencer la guerre ; puis, après avoir renouvelé ses injonctions¹ à sa sœur et aux bergers restants, il se mit en route, prenant cette fois un détour pour éviter la mai- 245 son Barricini.

Déjà ils étaient loin de Pietranera, et marchaient de grande hâte, lorsque au passage d'un petit ruisseau qui se perdait dans un marécage le vieux Polo Griffo aperçut plusieurs cochons confortablement couchés dans la

250 boue, jouissant à la fois du soleil et de la fraîcheur de l'eau. Aussitôt, ajustant le plus gros, il lui tira un coup de fusil dans la tête et le tua sur la place. Les camarades du mort se levèrent et s'envièrent avec une légèreté surprise- 255 nante ; et bien que l'autre berger fit feu à son tour, ils gagnèrent sains et saufs un fourré où ils disparurent.

« Imbéciles ! s'écria Orso ; vous prenez des cochons pour des sangliers.

— Non pas, Ors' Anton², répondit Polo Griffo ; mais ce troupeau appartient à l'avocat, et c'est pour lui 260 apprendre à mutiler nos chevaux.

— Comment, coquins ! s'écria Orso transporté de fureur, vous imitez les infamies de nos ennemis ! Quittez-moi, misérables ! Je n'ai pas besoin de vous. Vous 265 n'êtes bons qu'à vous battre contre des cochons. Je jure bien que si vous osez me suivre je vous casse la tête ! »

Les deux bergers s'entre-regardèrent interdits. Orso donna des éperons à son cheval et disparut au galop.

« Eh bien, dit Polo Griffo, en voilà d'une bonne ! Aimez donc les gens pour qu'ils vous traitent comme cela ! Le colonel, son père, t'en a voulu parce que tu as une fois couché en joue³ l'avocat... Grande bête, de ne pas tirer !... Et le fils... tu vois ce que j'ai fait pour lui... Il parle de me casser la tête, comme on fait d'une gourde qui ne tient plus le vin. Voilà ce qu'on apprend sur le 275 continent, Memmo !

— Oui, et si l'on sait que tu as tué un cochon, on te fera un procès, et Ors' Anton² ne voudra pas parler aux juges ni payer l'avocat. Heureusement personne ne t'a vu, et sainte Nega¹ est là pour te tirer d'affaire. »

280 Après une courte délibération, les deux bergers conclurent que le plus prudent était de jeter le porc dans une fondrière², projet qu'ils mirent à exécution, bien entendu après avoir pris chacun quelques grillades sur l'innocente victime de la haine des della Rebbia et des 285 Barricini.

1. injonctions : ordres formels (enjoindre : donner l'ordre formel de).

1. sainte Nega : voir la première note de Mérimée au chapitre IX (p. 91).
2. fondrière : trou profond.

Questions

Compréhension

1. Pourquoi Orso s'écrie-t-il : « Elle n'a donc pas reçu ma seconde lettre ? » à la lecture de la lettre de Miss Nevil (l. 28) ?
2. Êtes-vous d'accord avec Orso quand il dit à sa sœur : « Sais-tu que la nature a eu tort de faire de toi une femme, Colomba ? Tu aurais été un excellent militaire » (l. 42 à 44) ? Justifiez votre réponse.
3. Pourquoi Orso « se hâte-t-il de donner son assentiment » quand Colomba lui suggère d'aller à la rencontre de leurs amis anglais ?
4. Colomba est-elle bien, comme le dit Orso, « le diable en personne » (l. 84) ? Son geste est-il prémedité et quel est son but ?
5. Le plan de Colomba a-t-il réussi ? Pourquoi ?
6. Dans quelle mesure l'attitude d'Orso change-t-elle ? Comment s'efforce-t-il de dominer la situation ?
7. Le village est presque en état de guerre : quels détails le prouvent au début du chapitre ?

Écriture / Réécriture

8. Relevez les éléments comiques dans le dernier épisode.
9. Donnez-lui un titre.
10. Relevez une périphrase* dans le dernier paragraphe du chapitre. Quel effet produit-elle ?

CHAPITRE XVII

Débarrassé de son escorte indisciplinée, Orso continuait sa route, plus préoccupé du plaisir de revoir Miss Nevil que de la crainte de rencontrer ses ennemis. « Le procès que je vais avoir avec ces misérables Barricini, se disait-il, va m'obliger d'aller à Bastia. Pourquoi n'accompagnerais-je pas Miss Nevil ? Pourquoi, de Bastia, n'irions-nous pas ensemble aux eaux d'Orezza¹ ? » Tout à coup des souvenirs d'enfance lui rappelèrent nettement ce site pittoresque. Il se crut transporté sur une verte pelouse au pied des châtaigniers séculaires². Sur un gazon d'une herbe lustrée³, parsemé de fleurs bleues ressemblant à des yeux qui lui souriaient, il voyait Miss Lydia assise auprès de lui. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux blonds, plus fins et plus doux que la soie, brillaient comme de l'or au soleil qui pénétrait au travers du feuillage. Ses yeux, d'un bleu si pur, lui paraissaient plus bleus que le firmament. La joue appuyée sur une main, elle écoutait toute pensive les paroles d'amour qu'il lui adressait en tremblant. Elle avait cette robe de mousseline qu'elle portait le dernier jour qu'il l'avait vue à Ajaccio. Sous les plis de cette robe s'échappait un petit pied dans un soulier de satin noir. Orso se disait qu'il serait bien heureux de baisser ce pied ; mais une des mains de Miss Lydia n'était pas gantée, et elle tenait une pâquerette. Orso lui prenait cette pâquerette, et la main de Lydia serrait la sienne ; et il baisait la pâquerette, et puis la main, et on ne se fâchait pas... Et toutes ces pensées l'empêchaient de faire attention à la route qu'il suivait, et cependant il trottrait toujours. Il allait pour la seconde fois baiser en imagination la main blanche de Miss Nevil, quand il pensa baisser en réalité la tête de son

1. Orezza : station thermale du centre de la Corse, proche de Corte.

2. séculaires : vieux de plusieurs siècles.

3. lustrée : brillante.

cheval qui s'arrêta tout à coup. C'est que la petite Chilina lui barrait le chemin et lui saisissait la bride.

«Où allez-vous ainsi, Ors' Anton' ? disait-elle. Ne 35 savez-vous pas que votre ennemi est près d'ici ?

— Mon ennemi ! s'écria Orso furieux de se voir interrompu dans un moment aussi intéressant. Où est-il ?

— Orlanduccio est près d'ici. Il vous attend. Retournez, retournez.

40 — Ah ! il m'attend ! Tu l'as vu ?

— Oui, Ors' Anton', j'étais couchée dans la fougère quand il a passé. Il regardait de tous les côtés avec sa lunette.

— De quel côté allait-il ?

45 — Il descendait par là, du côté où vous allez.

— Merci.

— Ors' Anton', ne feriez-vous pas bien d'attendre mon oncle ? Il ne peut tarder, et avec lui vous seriez en sûreté.

50 — N'aie pas peur, Chili, je n'ai pas besoin de ton oncle.

— Si vous voulez, j'irais devant vous.

— Merci, merci.»

Et Orso, poussant son cheval, se dirigea rapidement 55 du côté que la petite fille lui avait indiqué.

Son premier mouvement avait été un aveugle transport[•] de fureur, et il s'était dit que la fortune lui offrait une excellente occasion de corriger ce lâche qui mutilait un cheval pour se venger d'un soufflet. Puis, tout en 60 avançant, l'espèce de promesse¹ qu'il avait faite au préfet, et surtout la crainte de manquer la visite de Miss Nevil, changeaient ses dispositions et lui faisaient presque désirer de ne pas rencontrer Orlanduccio. Bientôt le souvenir de son père, l'insulte faite à son cheval, 65 les menaces des Barricini rallumaient sa colère, et l'excitaient à chercher son ennemi pour le provoquer et l'obliger à se battre. Ainsi agité par des résolutions

1. promesse : Orso a seulement promis de ne pas souffler sur Orlanduccio pour l'inciter à se battre.

contraires, il continuait de marcher en avant, mais, maintenant, avec précaution, examinant les buissons et les haies, et quelquefois même s'arrêtant pour écouter les bruits vagues qu'on entend dans la campagne. Dix minutes après avoir quitté la petite Chilina (il était alors environ neuf heures du matin), il se trouva au bord d'un coteau extrêmement rapide¹. Le chemin, ou plutôt le 70 sentier à peine tracé qu'il suivait, traversait un maquis² récemment brûlé². En ce lieu la terre était chargée de cendres blanchâtres, et ça et là des arbrisseaux et quelques gros arbres noircis par le feu et entièrement dépouillés de leurs feuilles se tenaient debout, bien 75 qu'ils eussent cessé de vivre. En voyant un maquis brûlé, on se croit transporté dans un site du Nord au milieu de l'hiver, et le contraste de l'aridité des lieux que la flamme a parcourus avec la végétation luxuriante³ d'alentour les fait paraître encore plus tristes et désolés.

80 Mais dans ce paysage Orso ne voyait en ce moment qu'une chose, importante il est vrai, dans sa position : la terre étant nue ne pouvait cacher une embuscade, et celui qui peut craindre à chaque instant de voir sortir d'un fourré un canon de fusil dirigé contre sa poitrine

85 regarde comme une espèce d'oasis un terrain uni où rien n'arrête la vue. Au maquis brûlé succédaient plusieurs champs en culture, enclos, selon l'usage du pays, de murs en pierres sèches⁴ à hauteur d'appui. Le sentier passait entre ces enclos, où d'énormes châtaigniers, 90 plantés confusément⁵, présentaient de loin l'apparence d'un bois touffu.

Obligé par la roideur[•] de la pente à mettre pied à terre, Orso, qui avait laissé la bride sur le cou de son cheval, descendait rapidement en glissant sur la cendre ; 95 et il n'était guère qu'à vingt-cinq pas⁶ d'un de ces enclos

1. rapide : escarpé, abrupt.

2. brûlé : peut-être volontairement, pour rendre la terre plus fertile.

3. luxuriante : riche, abondante.

4. en pierres sèches : en pierres assemblées sans la jointure du ciment ou du mortier.

5. confusément : en désordre.

6. pas : longueur d'une enjambée.

en pierre à droite du chemin, lorsqu'il aperçut, précisément en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur. Le fusil s'abaisse, et il reconnaît Orlanduccio prêt à faire feu. Orso fut prompt à se mettre en défense, et tous les deux, se couchant en joue¹, se regardèrent quelques secondes avec cette émotion poignante¹ que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort².

« Misérable lâche ! » s'écria Orso...

Il parlait encore quand il vit la flamme du fusil d'Orlanduccio, et presque en même temps un second coup³ partit à sa gauche, de l'autre côté du sentier, tiré par un homme qu'il n'avait point aperçu, et qui l'ajustait posté derrière un autre mur. Les deux balles l'atteignirent : l'une, celle d'Orlanduccio, lui traversa le bras gauche, qu'il lui présentait en le couchant en joue ; l'autre le frappa à la poitrine, déchira son habit, mais, rencontrant heureusement la lame de son stylet⁴, s'aplatit dessus et ne lui fit qu'une contusion⁴ légère. Le bras gauche d'Orso tomba immobile le long de sa cuisse, et le canon de son fusil s'abaisse un instant ; mais il le releva aussitôt, et dirigeant son arme de sa seule main droite, il fit feu sur Orlanduccio. La tête de son ennemi, qu'il ne découvrait que jusqu'aux yeux, disparut derrière le mur. Orso, se tournant à sa gauche, lâcha son second coup sur un homme entouré de fumée⁵ qu'il apercevait à peine. À son tour, cette figure disparut. Les quatre coups de fusil s'étaient succédé avec une rapidité incroyable, et jamais soldats exercés ne mirent moins d'intervalle dans un feu de file⁶. Après le dernier coup d'Orso, tout rentra dans le silence. La fumée sortie de son arme montait

lentement vers le ciel ; aucun mouvement derrière le mur, pas le plus léger bruit. Sans la douleur qu'il ressentait au bras, il aurait pu croire que ces hommes sur qui il venait de tirer étaient des fantômes de son imagination.

S'attendant à une seconde décharge, Orso fit quelques pas pour se placer derrière un de ces arbres brûlés restés debout dans le maquis⁷. Derrière cet abri, il plaça son fusil entre ses genoux et le rechargea à la hâte. Cependant son bras gauche le faisait cruellement souffrir, et il lui semblait qu'il soutenait un poids énorme. Qu'étaient devenus ses adversaires ? Il ne pouvait le comprendre. S'ils s'étaient enfuis, s'ils avaient été blessés, il aurait assurément entendu quelque bruit, quelque mouvement dans le feuillage. Étaient-ils donc morts, ou bien plutôt n'attendaient-ils pas, à l'abri de leur mur, l'occasion de tirer de nouveau sur lui ? Dans cette incertitude, et sentant ses forces diminuer, il mit en terre le genou droit, appuya sur l'autre son bras blessé et se servit d'une branche qui partait du tronc de l'arbre brûlé pour soutenir son fusil. Le doigt sur la détente, l'œil fixé sur le mur, l'oreille attentive au moindre bruit, il demeura immobile pendant quelques minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, bien loin derrière lui, un cri éloigné se fit entendre, et bientôt un chien, descendant le coteau avec la rapidité d'une flèche, s'arrêta auprès de lui en remuant la queue. C'était Brusco, le disciple¹ et le compagnon des bandits⁸, annonçant sans doute l'arrivée de son maître ; et jamais honnête homme ne fut plus impatiemment attendu. Le chien, le museau en l'air, tourné du côté de l'enclos le plus proche, flairait avec inquiétude. Tout à coup il fit entendre un grognement sourd, franchit le mur d'un bond, et presque aussitôt remonta sur la crête, d'où il regarda fixement Orso, exprimant dans ses yeux la surprise aussi clairement que chien le peut faire ; puis il se remit le nez au vent, cette fois dans la direction de l'autre enclos, dont il sauta encore le mur. Au bout d'une seconde, il reparaissait sur

1. *poignante* : vive et pénible, qui étreint le cœur.

2. *mort* : Mérimée en parle d'expérience ; il s'était battu en duel en 1828 avec Félix Lacoste qui l'avait touché au bras.

3. *coup* : le fusil de Manton est un fusil à deux coups, alors que les armes des fils Barricini doivent être rechargeées après chaque tir.

4. *contusion* : meurtrissure, petite lésion sans gravité, « bleu ».

5. *entouré de fumée* : à cette époque, un coup de fusil produit des flammes et de la fumée.

6. *feu de file* : les soldats alignés tirent rapidement l'un après l'autre.

1. *disciple* : élève.

la crête, montrant le même air d'étonnement et
 170 d'inquiétude ; puis il sauta dans le maquis, la queue entre les jambes, regardant toujours Orso et s'éloignant de lui à pas lents, par une marche de côté, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât à quelque distance. Alors, reprenant sa course, il remonta le coteau presque aussi vite qu'il l'avait descendu, à la rencontre d'un homme qui s'avancait rapidement malgré la roideur de la pente.

« À moi, Brando ! s'écria Orso dès qu'il le crut à portée de voix.

— Ho ! Ors' Anton' ! vous êtes blessé ? lui demanda 180 Brandolaccio accourant tout essoufflé. Dans le corps ou dans les membres ?...

— Au bras.

— Au bras ! ce n'est rien. Et l'autre ?

— Je crois l'avoir touché. »

185 Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. Là, ôtant son bonnet :

« Salut au seigneur Orlanduccio », dit-il. Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air grave : 190 « Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé¹.

— Vit-il encore ? demanda Orso respirant avec peine.

— Oh ! il s'en garderait ; il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la Madone, 195 quel trou ! Bon fusil, ma foi ! Quel calibre ! Ça vous écrabouille² une cervelle ! Dites donc, Ors' Anton' , quand j'ai entendu d'abord pif ! pif ! je me suis dit : " Sacrebleu³ ! ils escofient⁴ mon lieutenant. " Puis j'entends boum ! boum ! « Ah ! je dis, voilà le fusil anglais qui parle : " il riposte... " 200 Mais Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc ? »

Le chien le mena à l'autre enclos.

« Excusez ! s'écria Brandolaccio stupéfait. Coup double !

1. accommodé : arrangé (sens figuré).

2. écrabouille (ou écarbouille) : écraser, réduire en bouillie (familier).

3. Sacrebleu ! : juron remontant à la fin du Moyen Âge.

4. escofient : enlèvent la coiffe, et, par extension, décapitent ou tuent.

rien que cela ! Peste ! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez.

205 — Qu'y a-t-il, au nom de Dieu ? demanda Orso.

— Allons ! ne faites donc pas le farceur, mon lieutenant ! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez qu'on vous le ramasse... En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert aujourd'hui ! c'est l'avocat Barricini. De la viande de boucherie, en veux-tu, en voilà ! Maintenant qui diable héritera ?

— Quoi ! Vincentello mort aussi ?

— Très mort. Bonne santé à nous autres^{*} ! Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir. Venez donc voir Vincentello, il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire : Sommeil de plomb. Pauvre diable ! »

Orso détourna la tête avec horreur.

« Es-tu sûr qu'il soit mort ?

220 — Vous êtes comme Sampiero Corso¹, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là..., dans la poitrine, à gauche ? tenez, comme Vincileone² fut attrapé à Waterloo³. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur. Coup double ! Ah ! je ne me mêle plus de tirer. 225 Deux en deux coups !... À balle !... Les deux frères !... S'il avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa... On fera mieux une autre fois... Quel coup, Ors' Anton' !... Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes ! »

230 Tout en parlant, le bandit⁴ examinait le bras d'Orso et fendait sa manche avec son stylet⁵.

« Ce n'est rien, dit-il. Voilà une redingote qui donnera de l'ouvrage à Mlle Colomba... Hein ! qu'est-ce que je vois ? cet accroc sur la poitrine ?... Rien n'est entré par

* Salute à moi ! Exclamation qui accompagne ordinairement le mot de mort, et qui lui sert de correctif.

1. Sampiero Corso : personnage historique qui tenta de libérer la Corse de la domination de Gênes. Il est devenu un héros national.

2. Vincileone : un des compagnons de guerre de Brandolaccio.

235 là ? Non, vous ne seriez pas si gaillard¹. Voyons, essayez de remuer les doigts... Sentez-vous mes dents quand je vous mords le petit doigt?... Pas trop?... C'est égal, ce ne sera rien. Laissez-moi prendre votre mouchoir et votre cravate... Voilà votre redingote perdue... Pourquoi 240 diable vous faire si beau? Alliez-vous à la noce?... Là, buvez une goutte de vin... Pourquoi donc ne portez-vous pas de gourde? Est-ce qu'un Corse sort jamais sans gourde?»

Puis, au milieu du pansement, il s'interrompait pour 245 s'écrier :

«Coup double! tous les deux roides^{*} morts!... C'est le curé qui va rire... Coup double! Ah! voici enfin cette petite tortue de Chilina.»

Orso ne répondait pas. Il était pâle comme un mort et 250 tremblait de tous ses membres.

«Chili, cria Brandolaccio, va regarder derrière ce mur. Hein?»

L'enfant, s'aidant des pieds et des mains, grimpa sur le mur, et aussitôt qu'elle eut aperçu le cadavre d'Orlan- 255 duccio, elle fit le signe de la croix.

«Ce n'est rien, continua le bandit^{*}; va voir plus loin, là-bas.»

L'enfant fit un nouveau signe de croix.

«Est-ce vous, mon oncle? demanda-t-elle 260 timidement.

— Moi! est-ce que je ne suis pas devenu un vieux bon à rien? Chili, c'est de l'ouvrage de monsieur. Fais-lui ton compliment.

— Mademoiselle en aura bien de la joie, dit Chilina, et 265 elle sera bien fâchée de vous savoir blessé, Ors' Anton'.

— Allons, Ors' Anton', dit le bandit après avoir achevé le pansement, voilà Chilina qui a rattrapé votre cheval. Montez et venez avec moi au maquis^{*} de la Stazzona². Bien avisé qui vous y trouverait. Nous vous y traînerons de notre mieux. Quand nous serons à la croix de

Sainte-Christine¹, il faudra mettre pied à terre. Vous donnerez votre cheval à Chilina, qui s'en ira prévenir mademoiselle, et, chemin faisant, vous la chargerez de vos commissions. Vous pouvez tout dire à la petite, Ors' 275 Anton' : elle se ferait plutôt hacher que de trahir ses amis.» Et d'un ton de tendresse : «Va, coquine, disait-il, sois excommuniée², sois maudite, friponne!» Brandolaccio, superstitieux, comme beaucoup de bandits^{*}, craignait de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, car on sait que les puissances mystérieuses qui président à l'*Annocchiatura** ont la mauvaise habitude d'exécuter le contraire de nos souhaits.

«Où veux-tu que j'aille, Brando? dit Orso d'une voix 280 éteinte.

— Parbleu! vous avez à choisir : en prison ou bien au maquis^{*}. Mais un della Rebbia ne connaît pas le chemin de la prison. Au maquis, Ors' Anton'!

— Adieu donc toutes mes espérances! s'écria doulou- 290 reusement le blessé.

— Vos espérances? Diantre³! espérez-vous faire mieux avec un fusil à deux coups?... Ah ça! comment diable vous ont-ils touché? Il faut que ces gaillards-là aient la vie plus dure que les chats.

— Ils ont tiré les premiers, dit Orso.

— C'est vrai, j'oubiais... Pif! pif! boum! boum!... coup double d'une main**... Quand on fera mieux, je m'irai pendre! Allons, vous voilà monté... avant de partir, regardez donc un peu votre ouvrage. Il n'est pas poli de quitter ainsi la compagnie sans lui dire adieu.»

Orso donna des éperons à son cheval; pour rien au

* Fascination involontaire qui s'exerce, soit par les yeux, soit par la parole.

** Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène, et à se faire raconter comment un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins aussi dangereuse.

1. *gaillard* : vaillant, alerte, vigoureux.

2. *Stazzona* : nom de tous les dolmens corses.

1. *Sainte-Christine* : petite chapelle romane de Cervione, au sud-est de Stazza.

2. *excommuniée* : exclue de l'Église catholique.

3. *Diantre!* : vieux juron qui exprime généralement l'étonnement ou l'admiration.

monde il n'eût voulu voir les malheureux à qui il venait de donner la mort.

« Tenez, Ors' Anton' », dit le bandit^{*} s'emparant de la bride du cheval, voulez-vous que je vous parle franchement ? Eh bien, sans vous offenser, ces deux pauvres jeunes gens me font de la peine. Je vous prie de m'excuser... Si beaux... si forts... si jeunes !... Orlanduccio avec qui j'ai chassé tant de fois... Il m'a donné, il y a 310 quatre jours, un paquet de cigarettes... Vincentello, qui était toujours de si belle humeur !... C'est vrai que vous avez fait ce que vous deviez faire... et d'ailleurs le coup est trop beau pour qu'on le regrette... Mais moi, je n'étais pas dans votre vengeance... Je sais que vous avez 315 raison ; quand on a un ennemi, il faut s'en défaire. Mais les Barricini, c'est une vieille famille... En voilà encore une qui fausse compagnie !... et par un coup double ! c'est piquant¹. »

Faisant ainsi l'oraison funèbre² des Barricini, Brandolaccio conduisait en hâte Orso, Chilina, et le chien Brusco vers le maquis de la Stazzona.



1. *piquant* : plaisant.

2. *oraison funèbre* : éloge public d'un mort, à l'église.

Questions

Compréhension

1. La scène décrite au début du chapitre a-t-elle réellement lieu (depuis « Elle avait ôté son chapeau » fl. 13) jusqu'à « et on ne se fâchait pas » fl. 27) ?
2. Quels mouvements suivent les pensées d'Orso ? Une fois de plus, il est tourmenté : quelle expression le montre ?
3. Quel intérêt le paysage qu'Orso traverse présente-t-il pour lui ?
4. Quelle est l'importance de la petite Chilina dans l'action ?
5. Quel est le point de vue* adopté dans le récit ?
6. Dans quelle mesure les événements peuvent-ils satisfaire Orso et Colomba ?
7. Quelle est la réaction d'Orso quand il apprend la mort des deux bandits* ? Justifiez votre réponse par des mots du texte.
8. Le bandit a-t-il compris ce qui s'est passé ? Quelle est sa première réaction ?
9. Quels mots le bandit répète-t-il plusieurs fois ?
10. Le bandit croit-il Orso quand celui-ci lui fait le récit des événements ? Pourquoi ?

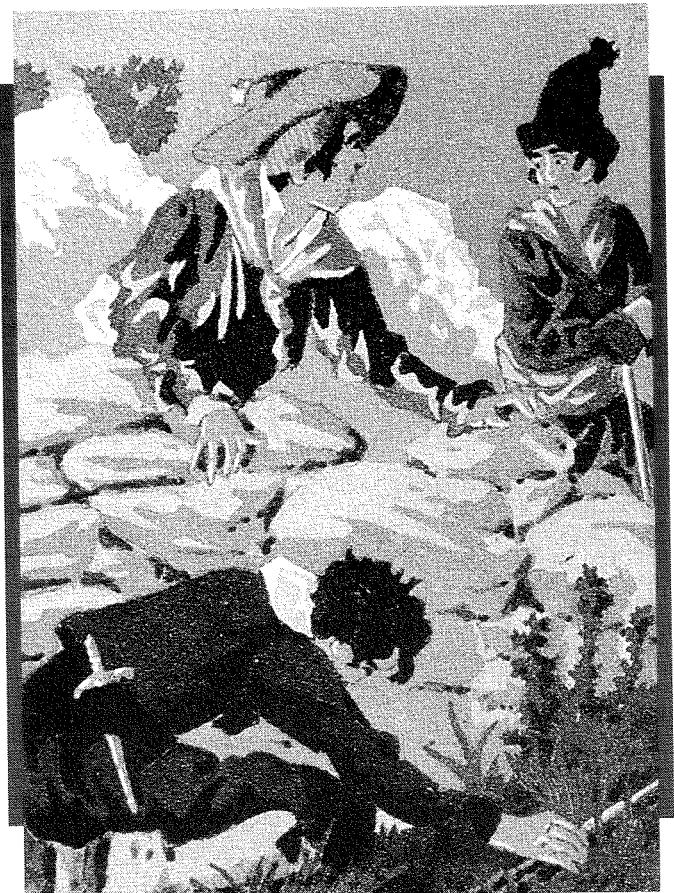
Écriture / Réécriture

11. En quoi la composition du chapitre en fait-elle le point culminant du récit ?
12. Relevez les mots qui appartiennent au champ lexical* de la sécheresse, dans la description du paysage.
13. Relevez un sujet inversé.
14. Relevez les onomatopées* du chapitre. Dans quelle mesure sont-elles importantes pour la suite de l'action ?
15. Quels éléments sont des traits de la peinture des mœurs corses ?
16. Faites le portrait de Brandolaccio en mêlant vos propres mots aux citations du texte.
17. Pourquoi peut-on dire que l'expression « oraison funèbre » est employée ironiquement à la fin du chapitre (fl. 319) ?

18. De quelle façon les passages comiques alternent-ils avec les passages tragiques?

19. Rédigez un paragraphe dans lequel vous argumenterez pour défendre votre réponse à la question : « L'événement raconté par Mérimée dans ce chapitre vous semble-t-il vraisemblable ? »

20. Rédigez un paragraphe dans lequel vous décrirez un paysage que vous aimez. Vous utiliserez au moins une comparaison* et une métaphore*.



« Il est encore à genoux la tête appuyée contre le mur. »

CHAPITRE XVIII

Cependant Colomba, peu après le départ d'Orso, avait appris par ses espions que les Barricini tenaient la campagne¹, et, dès ce moment, elle fut en proie à une vive inquiétude. On la voyait parcourir la maison en tous sens, allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité². Vers onze heures une cavalcade³ assez nombreuse entra dans Pietranera ; 10 c'étaient le colonel, sa fille, leurs domestiques et leur guide. En les recevant, le premier mot de Colomba fut : « Avez-vous vu mon frère ? » Puis elle demanda au guide quel chemin ils avaient pris, à quelle heure ils étaient partis ; et, sur ses réponses, elle ne pouvait comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés.

« Peut-être que votre frère aura pris par le haut, dit le guide ; nous, nous sommes venus par le bas. »

Mais Colomba secoua la tête et renouvela ses questions. Malgré sa fermeté naturelle, augmentée encore 20 par l'orgueil de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler ses inquiétudes, et bientôt elle les fit partager au colonel et surtout à Miss Lydia, lorsqu'elle les eut mis au fait⁴ de la tentative de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue. Miss 25 Nevil s'agitait, voulait qu'on envoyât des messagers dans toutes les directions, et son père offrait de remonter à cheval et d'aller avec le guide à la recherche d'Orso. Les craintes de ses hôtes rappelèrent à Colomba ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'efforça de sourire, pressa 30 le colonel de se mettre à table, et trouva pour expliquer le retard de son frère vingt motifs plausibles⁵ qu'au bout

1. *tenaient la campagne* : étaient sur le pied de guerre dans la campagne.

2. *inusité* : inhabituel.

3. *une cavalcade* : un ensemble de chevaux et leurs cavaliers.

4. *mis au fait* : mis au courant.

5. *plausibles* : vraisemblables.